

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Jeanne-Catherine MARTIN DU THEIL

Née le 26 Juillet 1910, à NEUILLY-SUR-SEINE (Seine)

Ancienne Externe de l'Hôtel-Dieu d'Angers

LA DOCTRINE HOSPITALIÈRE
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

THÈSE

N° _____

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Jeanne-Catherine MARTIN DU THEIL

Née le 26 Juillet 1910, à NEUILLY-SUR-SEINE (Seine)

Ancienne Externe de l'Hôtel-Dieu d'Angers

LA DOCTRINE HOSPITALIÈRE
DE
SAINT VINCENT DE PAUL

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1939

I. — Professeurs

Anatomie
Physiologie
Physique médicale
Chimie médicale
Bactériologie
Parasitologie et histoire naturelle médicale
Pathologie médicale et générale
Pathologie médicale
Pathologie chirurgicale
Anatomie pathologique
Histologie
Pharmacologie et matière médicale
Thérapeutique
Hygiène et médecine préventive
Médecine légale
Histoire de la médecine et de la chirurgie

Pathologie expérimentale et comparée
Hydrologie thérapeutique et climatologie

Clinique médicale

Hygiène et clinique de la première enfance
Clinique des maladies des enfants
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
Clinique des maladies du système nerveux
Clinique des maladies infectieuses

Clinique chirurgicale

Clinique ophtalmologique

Clinique urologique

Clinique d'accouchements

Clinique gynécologique
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie
Clinique thérapeutique médicale
Clinique oto-rhino-laryngologique
Clinique thérapeutique chirurgicale
Clinique propédeutique
Clinique de la Tuberculose
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte
Clinique de neuro-chirurgie
Clinique cardiologie
Assistance médico-sociale

Professeurs sans chaire

MM.
ROUVIERE.
Léon BINET.
STROHL.
POLONOVSKI.
Robert DEBRE.
BRUMPT.
BAUDOUIN.
ABRAMI.
MONDOR.
LEROUX.
CHAMPY.
TIFFENEAU.
HARVIER.
TANON.
BALTHAZARD.
LAIGNEL.
LAVASTINE.
FIESSINGER.
CHIRAY.
LOEPER.
CARNOT.
Marcel LABBE.
CLERC.
LEREBOULLET.
NOBECOURT.
H. CLAUDE.
GOUGEROT.
GUILLAIN.
LEMIERRE.
CUNEO.
GOSSET.
GREGOIRE.
LENORMANT.
TERRIEN.
CHEVASSU.
LEVY-SOLAL.
COUVELAIRE.
JEANNIN.
MOCQUOT.
OMBREDANNE.
RATHERY.
LEMAITRE.
Pierre DUVAL.
VILLARET.
TROISIER
MATHIEU.
Clovis VINCENT.
LAUBRY.
N...
HAZARD.
HOVELACQUE.
MULON.
OLIVIER.
SANNIE.
VERNE.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

II. — Agrégés en exercice

MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIETY	Pathologie médicale.
FENARD Henri	Pathologie médicale.
BERNARD Et.	Pathologie médicale.
BESANCON (J.)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
CHEVALIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique
FUNCK.	
BENTANO	Pathologie chirurgicale.
FEY	Urologie.
GAILLARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.

MM.	
DE GAUDART	
D'ALLAINES ..	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES ..	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie
HUGUENIN	Anatomie pathologique
JOANNON	Hygiène.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOL	Obstétrique.
LAROCHE Guy.	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.

LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 LEVY (M^{re} J.) Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-
 DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.

MM.
 PIEDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.
 ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-
 BERT Physiologie.
 HEITZ-BOYER.. Pathologie chirurgicale.

MM.
 LARDENNOIS .. Pathologie chirurgicale.
 NEVEU-
 LEMAIRE.. Parasitologie.
 LE LORIER ... Obstétrique.
 SCHWARTZ ... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL ... Obstétrique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.
 ALAJOUANINE..
 AUBERTIN
 BRULE
 CHABROL
 DONZELOT ...
 DUVOIR
 LIAN
 PASTEUR- VAL-
 LERY-RADOT..
 SEZARY
 } Clinique médicale.

MM.
 BASSET
 BROCC
 CADENAT
 GATELLIER ...
 MOURE
 QUENU
 VELTER
 } Clinique chirurgicale
 ECALLE
 METZGER
 } Clinique obstétricale

V. — Chargés de cours

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 RUPPE Stomatologie.
 WEILL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



FIG. 1. — Saint Vincent de Paul.

*(Cliché mis obligeamment à notre disposition
par les Prêtres de la Mission).*

A LA MEMOIRE TRES CHERE
DE MON PERE ET DE MA MERE

A TOUS LES MIENS

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié

*Qui a bien voulu me faire le grand
honneur d'accepter la présidence de cette
thèse.*

AUX FILLES DE LA CHARITE
DE L'HOPITAL D'ANGERS

*Le meilleur soutien de mes années
d'études, modèles vivants de cette thèse.
En témoignage de ma profonde et filiale
affection.*

Monsieur le Professeur CHARLES MARTIN

Professeur de Clinique Chirurgicale
à l'Ecole de Médecine d'Angers

*Maitre excellent qui a bien voulu me
donner tant de preuves de son affec-
tueuse sollicitude.*

M. le Docteur CHARLES-RÉMY MARTIN

Professeur suppléant à l'Ecole de Médecine
Chirurgien suppléant de l'Hôtel-Dieu d'Angers

*Dont la cordiale amitié m'a suivie jus-
que dans ce travail.*

A mes Maîtres de l'Ecole de Médecine d'Angers :

Le Professeur THOUVENIN (*in memoriam*)

*Qui savait si bien se faire aimer de
ses élèves.*

Monsieur le Professeur BOQUEL

Directeur honoraire de l'Ecole de Médecine
Professeur honoraire de Clinique obstétricale

*Dont l'esprit critique et avisé fut pour
moi un des meilleurs enseignements.*

Monsieur le Professeur METZGER

Professeur et Directeur de l'Ecole de Médecine

*Témoignage de mon respect et de ma
reconnaissance.*

A Monsieur le Professeur DENECHAU

Professeur de Clinique Médicale
à l'Ecole de Médecine d'Angers

*Qui fut pour moi un Maître et un
exemple précieux.*

A Maître CHARLES VIELLE

*Dont, l'amitié sut toujours être prête
aux heures difficiles.*

Témoignage de profonde gratitude.

A Monsieur GUICHARD

Prêtre de la Mission

Qui m'a guidée de ses conseils.

*Avec mes sentiments de respectueuse
gratitude pour son bienveillant accueil.*

A mon Amie, Mademoiselle SUZANNE RIPOCHE

A mes Compagnes

A tous mes Camarades et Amis
de l'Hôpital et de l'Ecole de Médecine d'Angers

ORIGINES DE LA DOCTRINE

« Je fus vendu à un pêcheur... et depuis, par le pêcheur à un vieillard, médecin sparigique, souverain tireur de quintessences » (1). Tel fut le premier contact médical de Saint Vincent de Paul, vendu comme esclave chrétien, en 1605, sur le marché de Tunis. Ce ne fut pas, à coup sûr, l'origine lointaine de son amour des malades ; mais peut-être bien la première donnée pratique qui, liée à un solide bon sens, à une intelligence toujours prête, devait mettre sur pied, trente-quatre ans plus tard, la doctrine hospitalière de M. Vincent. En 1660, hôpitaux créés par lui, infirmières dirigées par lui, étaient déjà nombreux. Comment Saint Vincent a-t-il osé entreprendre pareille innovation, car on ne peut parler de simple réforme quand on réfléchit à l'état ordinaire des hô-

Les écrits de Saint Vincent de Paul ont été publiés par M. Pierre Coste sous le titre : *Saint Vincent de Paul, Correspondance, Entretiens, Documents*, Paris, 1920-1924, 14 vol. in-8°. C'est à cette source riche que nous emprunterons la plupart de nos citations. Notre référence à cet ouvrage sera indiquée ainsi : P. Coste, *Saint Vincent de Paul*.

P. Coste a encore publié une vie du saint très documentée : *Le grand saint du grand siècle, M. Vincent*, Paris, 1931, 3 vol. in-8°. Nous le citerons souvent sous la rubrique : P. Coste, *M. Vincent*.

(1) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 6.

pitiaux de cette époque ? Par quels moyens a-t-il pu y parvenir ?

Ce serait le mal connaître d'imaginer que le désir et l'idée lui en vinrent un soir et que la réalisation commença le lendemain.

Il ne chercha pas à forcer le temps. A vrai dire, il ne voulut même pas son œuvre ainsi qu'il l'affirme dans une de ses conférences, en 1643 : « Ah ! non, mes filles, je n'y pensais pas ; votre Sœur Servante n'y pensait pas non plus, ni Monsieur Portail, Dieu y pensait pour vous » ⁽²⁾.

Un travail involontaire et inconscient prépara en lui, pendant des années, les éléments nécessaires.

Dès son retour de Barbarie, l'orientation générale de sa vie le mit en contact soit avec des soignants, soit avec des malades. A Rome, où il séjourna environ un an, il fut en relations fréquentes et probablement attentives avec le couvent des « *Fate ben Fratelli* ». Il put suivre les Frères de la Charité de Saint-Jean de Dieu auprès des malades dans les salles d'hôpitaux ; il put parler aux malades, assister à bien des soins. Par l'étude théorique et surtout pratique, des règles de ces Frères hospitaliers, il pénétra de plus près encore cette activité miséricordieuse. Observer, agir un peu aussi, réfléchir, retenir, fut le programme très sûr réalisé là par Saint Vincent. Il en retira autre chose : l'amour du malade, et du « *pauvre malade* ».

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 113.

Son arrivée à Paris ne modifia pas son goût puisqu'on le retrouve, quelques années plus tard, visitant et exhortant les pauvres de l'hôpital de la Charité, alors à ses débuts, « dans un état rudimentaire, tout était à créer » (3). Il y revit les Frères de la Charité qui, appelés de Florence par Marie de Médicis, avaient été chargés, en 1601, d'ouvrir l'hôpital Saint-Jean-Baptiste de la Charité. Sa sympathie se prouva même d'une façon toute matérielle par le don qu'il leur fit d'une somme de quinze mille livres tournois « pour donner au Prieur et aux religieux dudit hôpital plus de moyens de traiter et panser les pauvres malades » (4).

L'attrait du pauvre va devenir, alors, la règle toujours suivie dans le choix à faire parmi les occasions présentes et les résolutions à prendre. Le spectacle, devenu quotidien du délaissement du pauvre, de l'effrayante misère des malades, le souci pour lui bien pressant, des âmes abandonnées, lui font concevoir le désir d'agir enfin, pour Dieu, puisqu'il est prêtre, pour eux aussi puisqu'ils sont seuls et souffrants. Il aurait pu entrer dans la Communauté naissante de l'Oratoire ; l'influence de M. de Bérulle, son directeur et fondateur de l'ordre, l'y disposait peut-être, mais « il se sentait, dit P. Coste, la vocation de travailler au salut des pauvres gens des champs et craignait de trouver, dans une société de prêtres sa-

(3) P. Coste, *M. Vincent*, t. I, p. 68.

(4) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 14.

vants, peu de goût pour cette œuvre » (5). Il demeura parmi eux « comme hôte, non comme confrère » (6). L'occasion vint de vivre au milieu de simples et de pauvres. François Bourgoing, curé de Clichy, résigna sa cure en faveur de M. Vincent. L'épreuve fut concluante et, désormais, toutes les misères le trouveront prêt ; il voudra soulager les corps autant que les âmes. Enfin, son séjour chez M. et Mme de Gondi fut le point de départ de toutes ses créations. Plus que jamais, aux côtés de la charitable, Mme de Gondi, il se sent à sa place parmi les malheureux. Il profite de ses moments de liberté pour travailler, étudier. Il apprend à servir les malades comme à les prêcher et la « Mission de Folleville », entreprise à l'instigation de Mme de Gondi, fut pour lui la certitude que le « service des pauvres » l'attendait. Une autre notion fut donnée à Saint Vincent : c'est qu'il est indispensable, pour suivre la voie qu'il découvrirait, de surmonter la nature dans ses répugnances, ses impatiences, « bouillons de la nature » ; qu'il faut savoir ne jamais être incompréhensif ou « d'humeur sèche et revêche », comme il disait en parlant de lui-même ; qu'il faut aimer ceux que l'on veut servir.

Vincent de Paul se contenta-t-il de suivre son élan ? Non ; il est d'une part trop sensé et trop prudent ; d'autre part, il est naturellement porté à aimer les

(5) P. Coste, *M. Vincent*, t. I, p. 72.

(6) P. Coste, *M. Vincent*, t. I, p. 72.

études médicales. La règle des Frères de Saint-Jean de Dieu, lue avec soin, lui a montré bon nombre des difficultés que l'on rencontre au lit des malades et leur solution. Il y a trouvé une base solide pour ses premiers essais personnels et ce souvenir persistera dans les règlements qu'il établira, soit pour les Dames de la Charité, soit pour les Sœurs hospitalières.

La prévenance, la délicatesse peuvent être naturelles, mais l'adaptation d'un geste aux besoins du malade, son à-propos s'apprennent. Saint Vincent ne serait jamais devenu le maître qu'il fut s'il n'avait été d'abord un élève attentif. M. Guichard, dans un travail tout récent sur « *Saint Vincent de Paul esclave à Tunis* » (7), a relevé une liste d'ouvrages sur la médecine, d'après les catalogues de Saint-Lazare, d'avant 1660. Rien ne laissait le saint indifférent. Il consultait des livres d'anatomie, de physiologie, de pathologie, de thérapeutique. Il lisait Hippocrate, Galien, les traités de chirurgien de Sylvius, de Fallope. Dans sa correspondance, dans ses entretiens, les conseils médicaux abondent ; la santé de ses missionnaires et de ses Filles le préoccupe vivement, celle de Mlle Le Gras tout spécialement. L'influence du corps sur l'âme lui apparaît dans toute son importance : « Qu'est-ce qu'il faut au goût d'une personne malade ? C'est un effet de la maladie de mettre

(7) J. Guichard, *Saint Vincent de Paul esclave à Tunis*, Paris, 1937, in-8°, p. 152.

dans le dégoût » ⁽⁸⁾ : dégoût moral, dégoût physique. M. l'abbé Arnould d'Aguel, dans son livre « *Saint Vincent de Paul directeur de conscience* », a montré le saint très au courant de la pratique médicale, sinon de la technique dont il a pourtant des notions solidement étayées. Les comparaisons ou les termes médicaux viennent sans peine sous sa plume pour éclairer sa pensée et la mettre à la portée de ses correspondants. Dans un sermon à ses paroissiens de Clichy, il parle de ceux qui ont « l'âme cautérisée et pleine d'affections caduques » ⁽⁹⁾. Il sait regarder un malade et sa précision n'est pas en défaut quand il s'agit de lui-même.

Cette lettre adressée à Louise de Marillac pourrait servir de modèle d'observation : « Je me porte mieux de mon petit rhume, Dieu merci, et fais tout ce que je puis pour cela : je ne sors point de la chambre, je repose tous les matins, je mange tout ce qu'on me donne. Quant à l'état de mon rhume, il est diminué de la moitié de la petite incommodité que j'en avais et s'en va peu à peu ; selon cela, il n'est point besoin de penser au thé. Si, par accident, le peu d'incommodité que j'en ai augmentait, j'en userais » ⁽¹⁰⁾. Tout est indiqué ; la complication possible, même, est prévue. Lui-même affirme, dans une lettre envoyée à propos de tout autre chose d'ailleurs :

(8) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 344.

(9) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 37.

(10) P. Coste, *op. cit.*, t. III, p. 301.

« J'ai appris qu'il n'est pas expédient de panser si tôt les plaies qui sont si fraîches, parce que cela leur nuirait plus qu'il ne servirait, comme au contraire quand on laisse un peu la nature agir seule. Le mal se guérit plus tôt, particulièrement quand la plaie a bien saigné et qu'elle a jeté tout son pus » ⁽¹¹⁾. Cependant, bien que l'intelligence puisse à elle seule aboutir à une culture de valeur, comment ferait-elle, si les tendances naturelles ne l'y inclinaient, pour classer et apprécier sans cesse les mille petits riens qui sont la vie du malade ? Un effort constant et bien vite trop lourd serait nécessaire ; or il est évident que le style ne traduit aucun effort ; Saint Vincent est parfaitement à son aise. C'est une règle commune, naturelle : nous avons des goûts, des préférences.

Mais, s'il a pour lui la science, les inclinations ; si les événements l'ont favorisé, il a, et il a surtout l'amour de Dieu. Nous sommes loin du jeune prêtre qui pensait à son « avancement ». Cette initiation extérieure qui semble absorber tout son temps n'est que le complément d'une vie intérieure toute faite de prières, d'oraisons. Attiré par le pauvre, il se voulait lui-même pauvre, humble, petit. Pour aborder le pauvre avec amour il se fait doux, patient, simple, « cordial » ; pour l'aborder avec fruit il se fait viril, ferme, sans passion comme sans indifférence ; sa-

(11) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. VII, p. 346.

chant attendre, sachant agir, s'oubliant lui-même pour être mieux aux autres. Son amour du prochain, c'est son amour de Dieu ; le soulagement des corps, c'est l'apostolat des âmes. Monsieur Vincent auprès du « *pauvre malade* », enseignant à ses Filles comment et pourquoi le soulager, c'est Saint Vincent répondant à sa vocation ; Monsieur Vincent mourant directeur de plusieurs centaines d'infirmières, fondateur de quatorze hôpitaux, c'est Saint Vincent prédestiné, ayant suivi l'appel et persévéré.

Pour obéir alors à sa volonté bien arrêtée de ne jamais « enjamber la Providence », Saint Vincent de Paul n'aurait probablement pas adopté l'œuvre hospitalière parmi les siennes si les circonstances ne l'y avaient amené. En août 1617, il était devenu curé de Châtillon-les-Dombes et s'habillait un jour pour dire la Sainte Messe quand on vint lui dire « qu'à un quart de lieue de là tout le monde était malade sans qu'il restât une seule personne pour assister les autres et toutes dans une nécessité qui ne se pouvait dire. Cela me toucha sensiblement le cœur, racontait-il lui-même, je ne manquai pas de les recommander au prône avec affection, et, Dieu, touchant le cœur de ceux qui m'écoutaient, fit qu'ils se trouvèrent tous émus de compassion pour ces pauvres affligés » ⁽¹²⁾. Tous émus ! Il en résulta que les secours furent trop abondants et très mal organisés. La famille malade reçut, en quelques heures, ce qu'il aurait fallu don-

(12) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 243.

ner en un mois. Saint Vincent proposa à toutes « ces bonnes personnes que la charité avait animées à se transporter là, de se cotiser, chacune un jour pour faire le pot, non seulement pour ceux-là, mais pour tous ceux qui viendraient après » ⁽¹³⁾. La première Confrérie des Dames de la Charité était fondée.

Les Confréries se multiplièrent, mais « cela n'allait pas bien », à Paris surtout, où les pauvres étaient nombreux et mal servis, car « les « Dames » ne pouvaient s'y assujettir : l'épouse à cause de son mari et de son ménage, la fille à cause de son père et de sa mère » ⁽¹⁴⁾. « Comment remédier à cet état de choses ? explique le Père Coste dans sa remarquable biographie. Saint Vincent entrevit tout de suite la véritable solution : il pensa qu'en mettant à la disposition des Dames des servantes bénévoles, attirées par l'amour des pauvres et le désir de se donner à eux, toute difficulté serait aplanie » ⁽¹⁵⁾. Mais les difficultés naquirent bientôt. Les jeunes bonnes volontés qui se présentèrent étaient sincères mais incultes et quatre jours de retraite ne pouvaient suffire à les former ; il y eut des écarts, des désobéissances. De leur côté, les Dames, ayant toute autorité, en abusèrent quelquefois et l'isolement de ces « pauvres filles » rendait leur situation plus pénible et plus dangereuse. Pour les protéger et les fortifier tout

(13) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 244.

(14) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 244.

(15) P. Coste, *M. Vincent*, t. I, p. 360.

ensemble, Saint Vincent les réunit sous une direction commune. Le 29 novembre 1633, la Compagnie des Filles de la Charité débuta sous la conduite de Mlle Le Gras, chez elle, dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Toute la noblesse, la cour, s'intéressaient au grand mouvement charitable dirigé par M. Vincent. Princesses et grandes dames faisaient partie des Confréries, soutenaient les initiatives et, parfois même, forçaient un peu la main de leur directeur. Secondées, puis bientôt entraînées, par les Filles de la Charité mises à leur service, elles ne tardèrent pas à apprécier leur dévouement jamais las.

Mme Goussault, femme du Président à la Cour des Comptes Antoine Goussault, était une des plus charitables et des plus fidèles collaboratrices du saint. Toute misère avait un droit sur elle ; vivant à Paris, elle visitait l'Hôtel-Dieu ; originaire d'Angers, elle ne put rester insensible à un appel venu de cette ville. Elle connaissait, pour l'avoir vu en 1633, le désordre qui régnait à l'hôpital angevin. En 1639, tous les essais de réorganisation ayant échoué, administrateurs et échevins adressèrent une supplique au Roi ; puis, approuvés par leur évêque, Monseigneur de Rueil, et sous l'influence de Mme Goussault, ils firent appel à la charité de Saint Vincent. Ils « lui délèguèrent Guy Lasnier, abbé de Vaulx, vicaire général du diocèse, son grand ami, pour négocier l'affaire. Pressé de tous côtés, il céda » (16).

(16) P. Coste, *M. Vincent*, t. I, p. 465.

C'était la première maison entièrement remise aux mains des Filles de la Charité sans l'assistance des Dames ; c'était aussi le premier hôpital et la première fondation lointaine de la Compagnie.



FIG. 2. — Hôpital Saint Jean l'Évangéliste :
façade Est et entrée de la grande salle des malades.

Vincent de Paul n'avait rien « enjambé », les circonstances l'avaient conduit.

LES POSSIBILITES DE REALISATION

Le prudent M. Vincent était-il prêt ? Car, pour former les autres, il faut posséder soi-même avec surabondance ce qu'on leur veut donner. En novembre 1639, époque où il accepta la charge de l'hôpital d'Angers, Saint Vincent avait cinquante-huit ans. Depuis longtemps déjà il appartenait au « pauvre malade ». « La vie des saints est une vie de renoncement parce que se renoncer à soi-même est la condition indispensable pour trouver Dieu et se rendre utile au prochain » (1). Tout à sa vocation, il s'était livré entièrement au but : le pauvre ; aux instruments : ses Filles. Homme d'oraison et homme d'action, il avait l'expérience des âmes et celle des choses. Servi par un sens psychologique averti et aigu, il n'a aucune peine pour pénétrer la mentalité du malade, sa susceptibilité, ses besoins et tenir « la balance égale entre l'indulgence et la fermeté » (2).

N'avait-il pas aussi l'expérience de la maladie ?

La « petite fiévre » rapportée de Tunis l'arrêta

(1) P. Coste, *M. Vincent*, t. III, p. 333.

(2) Arnauld d'Agnel, *Saint Vincent de Paul directeur de Conscience*, p. 209.

souvent. Les lettres de Louise de Marillac abondent en conseils, en inquiétudes.

Elle envoyait remèdes, recettes, purges en quantité ; un onguent pour une certaine plaie à la jambe, peut-être ulcère variqueux.

D'autre part, il connaît bien les « bonnes filles » volontairement placées sous ses ordres : les Entre-tiens en font foi de la première ligne à la dernière. Il fait la part très large à leur vie affective, l'orientant sans cesse vers le pauvre. Il se méfie de leur imagination, et les soutient de son jugement sûr et ferme. Sans jamais chercher à étouffer des qualités natives mais souvent impulsives, il en tire au contraire tout le parti possible après les avoir canalisées. Les défauts sont examinés, mais sans âpreté, et traités. Il lutte patiemment, donnant des conseils simples, car il veut, pour elles comme pour lui, « éviter les extrémités » ⁽³⁾.

Il a déjà travaillé dans le sillon qu'il leur montre ; l'expérience des Confréries de Charité, bien que différente, n'en est pas moins fructueuse. A l'hôpital comme chez lui, le malade est toujours le même, le corps agissant sur l'âme de la même façon ; l'infirmière, « dame » ou « fille », est toujours une femme aux mêmes tendances. Il sait, par conséquent, ce qu'il possède et ce qui lui manque : « Vous allez, dira-t-il plus tard, en 1653, à des Sœurs envoyées à

(3) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 444.

Nantes, dans un grand hôpital. Ce n'est pas comme dans une paroisse de Paris où vous n'avez soin que d'un petit nombre de malades... les choses y sont tout autrement » (4). Mais il ne s'inquiète pas ; il cherche le bon plaisir de Dieu, et, suivant son habitude, il ira lentement, petitement. Il empruntera d'abord à la règle de Saint Jean de Dieu ce qui va à son but, ajoutant ce qu'il sait pour l'avoir éprouvé, se réservant de modifier selon les besoins, presque au jour le jour (5). Ses Filles possédaient d'ores et déjà le courage et l'obéissance ; il le fallait pour affronter sans peur les hôpitaux de ce temps ravagés par la peste, et qui inspiraient à un médecin de Henri IV et de Louis XIII, cette ordonnance suggestive dès l'apparition de la « *Maudite* » : « Tôt partir, bien loing fuir, tard revenir » (6). L'hôpital se résume par une accumulation de désordre et de saleté ; par une ignorance absolue, une terreur folle, aussi bien du côté médecin que du côté malade ; par une mortalité vraiment effrayante.

Enfin, et surtout, Saint Vincent avait à ses côtés le secours le plus fidèle et le plus docile qu'il pût désirer : Louise de Marillac, Mlle Le Gras. Depuis 1624 ou 1625, il la dirigeait et, après sa mort, il lui rendait ce témoignage en une conférence sur ses vertus : « Qu'as-tu vu depuis trente-huit ans que tu la con-

(4) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 658.

(5) Voir article paru : J. Guichard, C. M., *Saint Vincent de Paul et Saint Jean de Dieu*, revue *La Grenade*, novembre 1938.

(6) H. Lavedan, *M. Vincent aumônier des galères*, p. 157.

nais ? Qu'as-tu vu en elle ? Il m'est venu quelque petit moucheron d'imperfection... C'était une âme pure en toutes choses » (7). Une confiance absolue régnait entre eux à tel point que Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, écrivit un jour à Louise de Marillac : « Voilà M. Vincent éclipsé et Mlle Le Gras hors de pile et désorientée ». Une des merveilles de la direction de Saint Vincent fut justement de lui apprendre à avancer, même sans lui, « *in nomine Domini* ». « Allez donc, Mademoiselle, allez au nom du Seigneur ; qu'il soit votre soulagement en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail ».

Femme au grand cœur, toute « intérieure », toute « occupée de Dieu. », sa docilité était devenue un abandon total. Depuis 1629, environ, elle est avec lui au service des « pauvres malades », visite sans relâche les confréries, forme les « jeunes sœurs ». Elle est instruite, prudente, humble, a « grande affection pour les pauvres » et prend « grand plaisir à les servir » (8). Elle voulait la pauvreté pour elle-même et « il fallait lui faire croire que l'on achetait ses coiffes à la friperie » (9).

Elle accueillait les sœurs avec « une patience de sainte », une grande charité, « conservant, malgré

(7) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 716.

(8) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 710.

(9) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 723.

l'importunité, un visage gai », et répondait à toutes avec une « grande tranquillité d'esprit » ⁽¹⁰⁾. Quant à son bon sens en affaires, il était digne de celui qu'elle appelait son « Très Honoré Père » et s'alliait à une modestie et à une humilité qui devaient augmenter encore la confiance de Saint Vincent.

Son désir de se dévouer aux pauvres, si ardent avant que Saint Vincent consente à la mêler à ses œuvres, n'avait fait que croître ; ni fatigues, ni maladies ne ralentissaient son activité qui « faisait trembler de peur » le bon M. Vincent.

C'est pourquoi il est impossible de séparer Louise de Marillac de l'œuvre hospitalière de Vincent de Paul. On trouve l'exposé de la doctrine de M. Vincent aussi bien dans les écrits de Mlle Le Gras que dans ceux du saint. Il vérifie, corrige, mais a le bon sens et la simplicité d'accepter ses initiatives féminines : « Cela est si bien, Mademoiselle, approuve-t-il à propos d'un règlement, que je n'ai rien voulu ajouter ». Leur collaboration est étroite et très nettement visible dans leur correspondance : « Mademoiselle, écrit Saint Vincent le 30 novembre 1639, je vous envoie le petit règlement que vous ferez mettre au net et changerez ce qu'il faudra » ⁽¹¹⁾. A cette date, les premières sœurs hospitalières et Louise de Marillac elle-même, voyageaient, se rendant à Angers. Il ne la bride pas, examine toujours avec soin ses propo-

(10) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 728.

(11) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 604.

sitions : « Mademoiselle, dit-il encore vers 1640, je viens de lire l'emploi de la journée que vous m'avez baillé et le trouve bien. Ce qui me faisait paraître la chose autrement c'est que je ne distinguais pas, en mon esprit, les emplois des Filles » (12).

C'est donc justice et vérité historique de les associer.

Le 6 décembre 1639, Mlle Le Gras et deux Filles de la Charité entraient à l'hôpital Saint-Jean d'Angers, ayant pour guides les enseignements reçus et le règlement appelé depuis « *Règlement d'Angers* » et qui, après trois siècles d'épreuve, demeure encore le règlement de l'hôpital d'Angers.

(12) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 114.

REALISATION

On trouve, dans le livre des préceptes de la collection hippocratique, cette maxime : « *Là où il y a amour de l'humanité, là aussi il y a amour de l'art* ». On ne peut nier que Saint Vincent de Paul et Sainte Louise de Marillac aient aimé l'humanité souffrante plus que tout et plus qu'eux-mêmes. Leur pitié enveloppait les corps et les âmes. Avec quel soin et après combien d'oraisons le nouveau règlement hospitalier dut-il être rédigé ! Les règlements, pourtant magnifiques, du Moyen-Age s'étaient révélés insuffisants pour assurer la marche matérielle et morale de tous les hôpitaux ; les efforts de la charité échouaient ; et ceux qui avaient charge de recevoir ou soulager les pauvres oubliaient ou même ignoraient leurs devoirs les plus élémentaires. Quel chef-d'œuvre Saint Vincent essaya-t-il donc de mettre sur pied ? Il envoya à Mlle Le Gras, pour le remettre à de « *bonnes filles des champs* », un règlement bien simple, bien clair ⁽¹⁾ :

(1) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 539.

« Les Filles de la Charité des pauvres malades s'en
« vont à Angers pour honorer Notre-Seigneur, père des
« pauvres, et sa Sainte Mère, pour assister les pauvres
« malades de l'Hôtel-Dieu de ladite ville corporellement
« et spirituellement : corporellement en les servant et
« leur administrant la nourriture et les médicaments ;
« et spirituellement en instruisant les malades des choses
« nécessaires à salut et procurant qu'ils fassent une
« confession générale de toute leur vie passée, à ce
« que, par ce moyen, ceux qui mourront partant de ce
« monde en bon état, et ceux qui guériront fassent résolution de ne plus offenser Dieu. »

Cette introduction sans emphase, pratique, ne sera jamais démentie par les articles suivants, ni dans les termes, ni dans les sentiments.

Dès le 29 novembre 1639, il le joignit à une lettre partant pour Angers. Administrateurs et échevins l'examinèrent de près en compagnie de Louise de Marillac. Et, le 1^{er} février 1640, le traité réglant la vie des premières hospitalières et leurs rapports avec les représentants officiels de la maison fut signé avec une certaine solennité. Six nouvelles sœurs étaient venues rejoindre les deux premières. Après Mlle Le Gras et les échevins, en présence des administrateurs, « les Pères des pauvres » et, probablement aussi de l'abbé de Vaulx, leur nouveau directeur et protecteur, elles signèrent le procès-verbal. Les deux projets de ce règlement, conservés dans les archives des Filles de la Charité, portent la date de 1641. Mais Saint Vincent est aussi formel dans ses conférences

que dans ses lettres quant à son existence dès 1639. Le 19 juillet 1640, expliquant à ses Filles que « l'assistance de tant de pauvres requiert diverses sortes de règlements », il ajoute : « Les filles d'Angers ont déjà le leur » ⁽²⁾.

Ces feuilles ont une seconde originalité historique : elles constituent le premier règlement écrit de la Compagnie des Filles de la Charité.

S'ajoutant à l'expérience de Vincent de Paul, deux sources ont aidé à l'élaboration du document d'Angers. Une source lointaine : la règle des Frères de Saint-Jean de Dieu ; une seconde plus proche et personnelle à Saint-Vincent : le règlement donné en 1617, à la Confrérie des Dames de la Charité de Châtillon-les-Dombes.

Cette dépendance généalogique hospitalière se voit fort bien dans les textes : on retrouve Rome dans Châtillon ; Châtillon dans Angers. L'autographe de Châtillon est, lui aussi, le premier en date et le prototype de tous ceux que reçurent les Dames. Saint Vincent ne fait pas mystère de l'origine étrangère. Dans le prologue, il écrit lui-même : « Ladite confrérie s'appellera « Confrérie de la Charité », à l'imitation de l'hôpital de la Charité de Rome et les personnes dont elle sera principalement composée servantes des pauvres ou de la charité » ⁽³⁾. Les avis qu'il donne ensuite aux dames visiteuses sont calqués sur

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 19.

(3) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 492.

la règle des Frères ; les détails de « la chemise bien blanche, de la confession à la réception du malade », sont identiques. Ils éliminent seulement ce qui différencie l'hôpital de la visite à domicile. Et, si Saint Jean de Dieu, dans ses constitutions, note : « Le lit garni de draps bien blancs », où « le malade est couché seul », pot à boire, tasse, crachoir, urinoir et chaise de commodité ⁽⁴⁾ ; Saint Vincent cite, parmi les meubles nécessaires, « une tablette, une serviette, une gondole, une écuelle, un petit plat et une cuillère » ⁽⁵⁾.

Par contre, tous les détails, transformés et refondus selon les vues de Saint Vincent, trouveront place dans le règlement d'Angers, ainsi doublement riche.

L'installation du malade impotent dont « elles hausseront le chevet, accommoderont la couverture » ⁽⁶⁾ et laveront les mains est encore copié sur Rome, de même que la prescription des prières avant et après les repas.

Mais Saint Vincent est trop personnel pour suivre servilement un texte ; de plus il s'adresse à des femmes. Et, cette fois, c'est Angers qui se dessine : « Celle qui sera en jour... conviera le malade charitablement à manger, pour l'amour de Dieu et de sa Sainte Mère, le tout avec amour, comme si elle avait affaire à son fils, ou plutôt à Dieu qui impute fait à

(4) J. Guichard, *Saint Vincent de Paul et Saint-Jean de Dieu*.

(5) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 427.

(6) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 474.

lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres » ⁽⁷⁾. La bonté délicate et prévoyante de Saint Vincent lui fait trouver les mots qui toucheront les servantes, les moyens qui toucheront les pauvres. Il ne faut pas priver les malades de « la consolation qu'on leur apporte en les visitant » ni les priver de « paradis » en les négligeant : un bon geste est quelquefois si puissant ! ⁽⁸⁾. Et comment s'y prendre ? « Comme vous désireriez qu'on vous visitât si vous étiez en leur place » ⁽⁹⁾. Puis « prendre garde de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être près d'eux plus longtemps » ⁽¹⁰⁾.

Mais, en 1639, il s'agit d'un hôpital ; les devoirs des sœurs vont devenir plus nombreux et embrasser tous les domaines. Seules dans la maison, dégagées seulement des affaires que l'on pourrait appeler marchandes, les administrateurs leur confient tout ce qui est nécessaire aux soins des malades comme à l'entretien de la maison. Personne d'autre qu'elles ne verra le malade entre les visites, certes plus rares au xvii^e qu'au xx^e siècle. La charge morale et spirituelle va leur revenir aussi, instruire, préparer les âmes, prévenir l'ennui, ramener le sourire, semer un peu de bien dans des consciences parfois terriblement troublées, ce sont des charges nouvelles qui vont les assujettir minute par minute.

L'hôpital Saint-Jean était en piètre état au mo-

(7) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 428.

(8) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 762.

(9) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 762.

(10) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 428.

ment de leur arrivée : « Les pauvres y étaient si mal que ceux de la ville ne s'y faisaient pas porter ; et, s'il s'en trouvait quelques-uns qui y fussent contraints, ils se faisaient apporter des chemises blanches de chez eux ou de chez leurs amis ; car il s'y trouvait alors trente ou quarante malades, tant



FIG. 3. — Hôpital Saint Jean l'Evangéliste : côté sud de la salle des malades, avec son mur de schiste angevin et ses fenêtres hautes.

hommes que femmes, et, pour ce nombre, trois douzaines de chemises en tout... C'était pitié de voir tant de dérèglement et de dégâts aux dépens du bien des pauvres »⁽¹¹⁾. « Ils étaient destitués de tout secours »⁽¹²⁾.

(11) *Archives des Filles de la Charité* : Mémoire daté de 1675 et signé des trois premières sœurs, témoins oculaires.

(12) *Archives nationales*, S. 6-160 : Requête au Roi, 1639.

Les nouvelles infirmières entrant dans la cité angevine ignoraient encore quelles seraient exactement leurs attributions. Mais, elles savaient, pour l'avoir entendu et pratiqué souvent, qu'elles devaient « *porter aux malades deux sortes de viandes : la corporelle et la spirituelle* » ⁽¹³⁾.

Parmi elles, les unes avaient eu pour domaine les taudis parisiens, probablement pires que ceux d'aujourd'hui ; recherchant les « *pauvres honteux* » ⁽¹⁴⁾, elles avaient dû braver le danger qu'il y a à côtoyer la lèpre, la peste. La rencontre de la vermine, la vue de suppurations vraiment impressionnantes n'étaient pas pour les faire reculer. Ces « bonnes filles » aux noms campagnards : Cécile-Agnès Angiboust, Isabelle Martin, Marie Matrilonneau, Barbe Toussaint... trouvaient tout naturel qu'on leur demandât maintenant de s'appliquer à d'autres « petits services » : laver, frotter, faire les lits, la toilette des malades, distribuer le bouillon, ou même le préparer.

D'autres venaient de la campagne : là, elles avaient appris à faire beaucoup avec peu : peu d'argent, peu de matériel, et la plupart du temps, sans doute, peu de secours : les médecins étant peu nombreux, habitant loin et ne se déplaçant pas vite.

Toutes étaient fermement décidées à suivre à la lettre ce qu'expliquait Saint Vincent à Jean-François de Gondi, en 1645, c'est-à-dire à faire les « plus

(13) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 593.

(14) P. Coste, *op. cit.*, t. XIII, p. 418.

basses et viles fonctions... comme les saignées, les lavements et les donner, panser les plaies, faire les lits, veiller les malades » ⁽¹⁵⁾.

Elles avaient été dressées à cet effet par une « vertueuse veuve qu'on nomme Mlle Le Gras » ⁽¹⁶⁾.

Mademoiselle leur avait dit aussi : « Dieu ne veut pas que nous servions seulement notre prochain dans les nécessités corporelles, mais que nous fassions notre possible pour contribuer au salut des âmes » ⁽¹⁷⁾. C'était même une de leurs principales fonctions : « Rendre les âmes amies de Dieu » ⁽¹⁸⁾ : avant peut-être de s'occuper du corps. Cela veut-il dire que l'infirmière de Saint Vincent négligera les soins urgents que nécessite souvent l'état de l'entrant ? Aujourd'hui, relisant ces lignes, devra-t-elle oublier que parfois une piqûre faite en quelques secondes, un coup de téléphone pressé à l'internat peuvent sauver une vie ? Devra-t-elle ne songer qu'à l'âme de celui qui attend d'elle, à la minute présente, le secours pour son corps blessé ? Non, et c'est une lettre de Louise de Marillac qui répond et explique : « Je sais bien que vous n'y pouvez employer beaucoup de temps, mais, en allant et venant, vous pouvez faire beaucoup d'actes intérieurs qui les peuvent aider » ⁽¹⁹⁾.

(15) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 549.

(16) P. Coste, *op. cit.*, t. II, p. 549.

(17) D'après ouvrage de Gobillon, édition de 1676 : *Vie de Mlle Le Gras*, Société Saint Augustin Bruges, t. II, p. 401. Nos références à cet ouvrage seront indiquées : *Vie de Mlle Le Gras*.

(18) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 21.

(19) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*.

Mais l'emprise du travail sur l'esprit est un corollaire quasi inévitable de sa nécessité ; le bon M. Vincent sait bien cela, et, tout de suite, il met ses Filles en garde : « Faites réflexion sur vous-mêmes et dites : « Si je n'ai regardé, jusqu'à maintenant, qu'à donner « la nourriture, des remèdes et autres choses qui « regardent le corps, je ne me suis pas acquittée de « mon obligation » ⁽²⁰⁾. Une maison active, débordante à la fois de malades et de bons soins, peut être en danger d'oublier son traitement moral. La nourriture, les remèdes, c'est pourtant bien primordial et, cependant, l'obligation n'est pas remplie. « Un Turc, un idolâtre, peuvent assister le corps. Voilà pourquoi Notre Seigneur n'aurait eu que faire d'instituer une Compagnie pour cette seule considération, la nature obligeant assez à cela » ⁽²¹⁾.

M. Vincent élargit encore le rôle de ses infirmières. Elles doivent sauver les âmes du remords éternel, panser les corps, et, ainsi, « représenter la bonté de Dieu » ⁽²²⁾. Et, bien plutôt qu'une doctrine, c'est une hospitalière toute vivante qu'il plante au milieu des salles de souffrances pour y devenir le signe de la bonté divine. Les directives précédentes vont alors grandir, devenir impérieuses, se multiplier. Le « métier », si nécessaire, de l'avis même du saint, devient dans ces conditions une chose secondaire ;

(20) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 334.

(21) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 334.

(22) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 334.

et l'on est surpris, en étudiant de près les Conférences, la Correspondance de l'apôtre de la charité, publiées par M. Coste, ainsi que le volume des Documents, de trouver des indications médicales pratiques très précises, minutieuses presque toujours, quoique relativement peu nombreuses et remises au plan de toile de fond.

Pourtant il ne faudrait pas croire qu'il méconnaît l'importance des travaux « vils et bas » de ses Filles. Ce serait commettre une erreur grave du simple point de vue historique ; ce serait surtout vouloir ignorer le solide bon sens réalisateur du saint, et sa pitié tendre et profonde qu'émeut toute douleur.

On pourrait peut-être aussi s'étonner de voir M. Vincent mêler de très près la charité à la question religieuse. Il ne fait qu'être de son temps et logique avec lui-même. Chrétien avant toutes choses, il croyait à la vie éternelle : il ne pouvait, sans faillir à la charité, renoncer à entraîner « ses pauvres » vers un bonheur qu'il désirait pour lui-même. Selon sa méthode, il les traite comme il voudrait être traité. Par ailleurs, aucun de ses règlements n'élimine les « pauvres malades incroyants ». Bien au contraire, il dit dans une de ses conférences : « Parmi ceux que vous pourrez servir, il s'en trouvera beaucoup qui seront ennemis de Dieu » ⁽²³⁾. Ils étaient, comme tous, les « *chers maîtres, les véritables maîtres* » à qui les sœurs devaient « tant de charité et d'affabi-

(23) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 21.

lité ». La prudence et le tact faisaient partie du bagage de ses Filles au même titre que la charité. Les avis de Louise de Marillac sur ce point sont formels : elle blâme un enseignement dépourvu de discrétion. « Cette manière d'instruire que l'on fait à La Fère, outre le danger que la sœur n'y mette beaucoup du sien et qu'elle n'avance des maximes qu'elle ne puisse expliquer, il est beaucoup à craindre qu'un lieu public, comme sont les salles d'hôpital, ne donne sujet d'accuser les supérieures des Filles de la Charité de leur permettre de trop entreprendre » ⁽²⁴⁾.

La discrétion « matérielle » était également dans le projet de Saint Vincent, Louise de Marillac désire qu'on le sache et qu'on en fasse état à Angers.

Une œuvre ne les intéresse pas directement, en sa forme palpable. Dans le simple but de mettre cette idée en valeur, Mlle Le Gras est prête à replacer dans le contrat du 1^{er} février un article, « celui que l'on a ôté, écrit-elle dès le 24 mars 1640, à M. de Vaulx, qui faisait connaître la liberté que MM. les Administrateurs ont de renvoyer les Filles, et nous de les retirer, afin de faire connaître que M. Vincent n'a jamais eu dessein de conquérir l'hôpital » ⁽²⁵⁾. La phrase aura le double avantage de faciliter les rapports avec l'administration rassurée sur ses droits de propriétaire, et de mettre en évidence que le seul désir de soulager les « pauvres malades » est le mobile de l'activité des Sœurs.

(24) *Vie de Mlle Le Gras* publiée d'après Gobillon, édition 1676, Société Saint-Augustin, Bruges, t. II, « Ses avis », p. 333.

(25) *Lettres de Louise de Marillac*, d'après Gobillon: édition 1676, Société Saint-Augustin, Bruges, t. III, p. 28.

PREPARATION DE L'INFIRMIERE

« La première chose que Notre-Seigneur demande
« d'elles c'est qu'elles l'aiment souverainement et qu'elles
« fassent toutes leurs actions pour l'amour de Lui ; et
« la seconde, qu'elles s'entre-chérissent entre elles, com-
« me sœurs... et les pauvres malades comme leurs sei-
« gneurs, puisque Notre-Seigneur est en eux, et eux en
« Notre-Seigneur.

« Elles seront infiniment reconnaissantes de la grâce
« d'avoir été tirées de la lie des filles et des veuves, et
« appelées de Dieu en un état divin auquel les rois et
« les reines ont cherché et trouvé leur sanctification.

« ...Chacune préférera les emplois vils et abjects aux
« honorables, et elles tiendront ferme contre toutes ten-
« tations/ qui leur arriveront du contraire.

« ...Elles seront fidèles à l'observance de leur règle-
« ment et à la façon de vivre propre de leur petite Com-
« pagnie et à l'acquisition des solides vertus, notam-
« ment à avoir une pure intention de plaire à Dieu en
« toutes choses et d'aimer plutôt mourir que de lui dé-
« plaire » (1).

Devenir infirmière au xvii^e siècle représentait une tâche extrêmement rude. Celles qui se seraient of-

(1) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 540.

fertes à Saint Vincent de Paul « n'ayant d'autre but en cela que de gagner leur vie », auraient été vite déçues. On avait vu un moyen-âge fécond en désirs même parmi la noblesse. Soigner le pauvre était devenu œuvre pie, une faveur, et beaucoup des plus grands l'avaient fait. Mais, rester jour et nuit au service des malades, les assister dans tous leurs besoins, est un effort qui ne se peut comparer à la contrainte de quelques instants.

Depuis des siècles déjà, l'hôpital existait, les premiers chrétiens avaient participé à ses débuts. Fondation mi-sociale, mi-religieuse, l'esprit s'en était peu à peu complètement modifié, cherchant à réaliser l'idéal religieux d'alors. Seule comptait la vie contemplative pour qui voulait servir Dieu. Les hôpitaux étaient tous entre les mains d'Ordres qui, outre le service, se reconnaissaient les obligations conventuelles. Des mercenaires, hommes et femmes, comblaient les vides.

Saint Vincent, dans son amour des pauvres, créa la vocation à la « vie soignante ». Il vit Dieu en eux et eux en Dieu. Servir le malade c'est servir Dieu, car « personne ne peut servir à deux maîtres à la fois ; à Dieu et au monde ; au spirituel et au temporel » ⁽²⁾. Il réalisa alors ce qui semblait essentiellement contradictoire : la vie intérieure dans l'activité presque sans répit. Avant de se mettre au service

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, tome II, p. 447.

des « pauvres malades qui pourrissent dans l'ordure » ⁽³⁾, il voulut rendre cette notion inébranlable dans le cœur de ses Filles.

De ce jour, l'hospitalière cessera d'être une contemplative chargée de longs offices entravant un service auquel d'ailleurs elle ne se préparait pas vraiment. Le malade, incarnant Dieu, l'infirmière prit toute son importance. Son école fut la « maison » ; les professeurs : Louise de Marillac et Vincent de Paul, sans oublier les sœurs anciennes.

Les commençantes apprirent à aimer Dieu avant tout ; à respecter scrupuleusement les règles de la vie commune, mais elles durent comprendre que « c'est quitter Dieu pour Dieu quand on laisse quelqu'un de ses exercices pour le service des pauvres » ⁽⁴⁾. Variation sans fantaisie réglée selon une charité bien ordonnée, et non selon l'humeur du moment, car Mlle Le Gras ajoute : Cependant, « soyons le plus exactes que nous pouvons à nos petites règles sans faire tort aux pauvres ; leur service doit être préféré mais de la manière qu'il faut et non selon nos propres volontés » ⁽⁵⁾.

Etre infirmière, sous les doigts de Saint Vincent, vocation propre, reste une faveur, car toutes ne sont pas « appelées à un si saint emploi » ⁽⁶⁾. De ce fait le bon travail s'appuiera sur la « reconnaissance »

(3) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, tome IX, p. 247.

(4) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 401.

(5) *Vie de Mlle Le Gras*, tome II, p. 401.

(6) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 217, n° 136.

et la persévérance sur une quotidienne demande de bénédiction (7).

Mais Saint Vincent n'ignorait rien de la faiblesse humaine et de la difficulté de ce qu'il demandait : beaucoup de travail, peu de satisfaction. Dix jours de voyage en voiture et coche d'eau, entre Paris et Angers, aggravaient le lot de la toute neuve colonie angevine. Isolée de son ambiance et du contact avec ses guides, elle courait le danger de s'amollir, de se décourager et de se modifier gravement. L'œuvre naissante s'ignorait encore en partie. Saint Vincent, prévoyant, avait construit le cadre qui devait la soutenir. Elle ne pouvait, puisqu'innovation, se fier aux exemples, aux souvenirs, aux traditions. Il y suppléa par la solidité des usages extérieurs, insistant sur l'importance de l'uniformité dans les plus petits détails. M. Lambert-aux-Couteaux, un des « messieurs de la Mission », alors à Richelieu, fut chargé de visiter les sœurs, de vérifier s'il était vrai que les « Messieurs de l'Hôtel-Dieu leur eussent fait des robes d'étoffe plus belle » (8). Il les voulait pauvres et unies. La Compagnie était leur « mère » dont les nouvelles arrivaient, fréquentes : encourageantes ou grondeuses, donnant des nouvelles de famille, instruisant. L'appui de Guy Lasnier, abbé de Vaux, fut précieux entre tous. Il représentait la bonté et la prudence de M. Vincent ; la sollicitude toujours in-

(7) Voir *Vie de Mlle Le Gras*, « *Ses avis* », t. II, p. 309.

(8) *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 66, Lettre du 22 juillet 1640.

quiète de Mlle Le Gras. Les Archives de la Mission et des Filles de la Charité possèdent encore les quelques centaines de lettres échangées entre Saint Vincent, Louise de Marillac, M. de Vaux et les sœurs.

Angers possédait les premières et les meilleures parmi les filles de Saint Vincent, du dire même du saint. La Compagnie n'avait encore que six ans. Il voulut former les suivantes à leur tâche qui était « de continuellement travailler pour le prochain », visiter et aider à guérir les malades ⁽⁹⁾.

Le maître-mot fut d'être prête : « C'est assez que Dieu sache que nous sommes toutes prêtes à travailler quand il lui plaira de nous employer » ⁽¹⁰⁾. Prêtes à donner et à se donner ; prêtes à recevoir les enseignements, prêtes à se les assimiler.

Futures servantes des pauvres, il désirait de « bonnes filles saines et robustes » ⁽¹¹⁾. La plupart venaient des villages et les santés étaient solides. Il leur fallait bien davantage : « Un grand cœur qui ne trouve rien de difficile pour le très saint amour de Dieu » ⁽¹²⁾. La vie matérielle qui leur était destinée n'avait rien pour provoquer l'enthousiasme : l'essentiel — Saint Vincent y veillait de près — mais sans complaisance ; régularité absolue, nécessaire de toute évidence pour la bonne marche des services et qui devait bien coûter aux esprits imaginatifs ; travaux

(9) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 15.

(10) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*.

(11) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. VI, p. 189.

(12) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 575.

pénibles pouvant plaire d'emblée ou peser longtemps ; pays étrangers ; compagnes inconnues ; dépendance complète. C'était là le privé. Au dehors, dans les salles : spectacles répugnants, soulevant tout ce qui est de la nature, dans lesquels il faudrait devenir acteur ; malades difficiles, hostiles, grossiers ; difficultés prévues et inévitables avec le personnel, les médecins, les administrateurs.

Rester alerte dans la fatigue, gaie dans les minutes de découragement, était la tâche quotidienne que devait attendre chaque débutante. Saint Vincent, pour mieux se faire comprendre, peut-être aussi à titre d'encouragement, leur faisait entrevoir la gloire et le bonheur des martyrs. « N'est-il pas visible que vous abrégiez vos vies par vos travaux et par les services que vous rendez à Dieu dans la personne des pauvres ? Et, partant, vous êtes des martyres, mes sœurs » ⁽¹³⁾.

Mais un cœur bien disposé et une grande bonne volonté n'étaient pas qualités suffisantes. Une infirmière n'ayant que cela peut, suivant les travaux et les lieux, faire très bien ou très mal.

Vincent de Paul n'en n'aurait pu rien attendre si elles n'avaient été, dès le premier jour, droites, persévérantes, « résolues de se bien humilier, de travailler à la vertu et de servir les pauvres pour l'amour de Dieu » ⁽¹⁴⁾. C'était la formation seconde

(13) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, conférences.

(14) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. VI, p. 189.

qui s'imposait. Le saint concevait un esprit « extrêmement simple », à la façon des « véritables filles de villages », « point de finesse, point de paroles à double entente » ; n'entendant pas exclure, cependant, de l'admission, « celles des villes », car « l'esprit de Dieu s'épand partout » ⁽¹⁵⁾. Parlant à ses Filles il traçait leur modèle. « C'est ainsi, mes filles, que doivent être les Filles de la Charité et en cela vous reconnaîtrez que vous l'êtes vraiment, si vous êtes toutes simples, si vous n'êtes pas entières dans vos opinions mais soumises à celles d'autrui, candides en vos paroles et si vos cœurs ne pensent point une chose tandis que vos bouches en disent une autre » ⁽¹⁶⁾. Ensemble de bon sens et de franchise nécessaire à qui veut diriger : c'est le cas dans un service hospitalier. Une prudence saine « qui consiste à voir les moyens, les temps, les lieux, comme quoi nous devons nous comporter en toutes choses », toute faite de discernement, devait s'allier à la souplesse de jugement soulignée par la conférence. L'infirmière dévouée, sans ambition, était capable, alors, de devenir une infirmière intelligente et docile. Une condition encore : l'à-propos du silence. « Il faut que vous vous gardiez de trop parler, dit Saint Vincent, ô mes Filles, c'est un grand défaut de trop parler et une chose malséante ». Le silence n'est-il pas le repos

(15) *Lettres de L. de Marillac*, p. 72.

(16) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 81.

du malade et le meilleur moyen d'observer, le meilleur moyen d'agir selon ce bien.

Bien décidées à suivre les conseils reçus, courageuses et fermes, toutes les nouvelles sœurs furent mises à l'œuvre sous la surveillance directe de Mlle Le Gras. Sans quitter la maison-mère, secondant les anciennes, elles s'initiaient petit à petit au contact du pauvre malade.

La douceur native de la femme, « moyen de gagner tout le monde », alors que « le défaut contraire nous fait tout perdre, même ce que nous aurions déjà gagné » ⁽¹⁷⁾, enrichie de la virilité d'éducation, put s'épanouir à son aise. Le terrain était vaste et pitoyable. Enfin, vivant très proches les unes des autres, elles apprirent, par la force des choses, la valeur de la « cordialité, de la sainte gaieté ». Le malade est vite aigri, facilement mécontent : l'exercice ne pouvait être mieux choisi et l'expérience plus probante. L'instruction du 29 juillet 1656 ne fit que l'exprimer. « Eh ! comment ces filles supporteront-elles avec charité les pauvres malades, disait Saint Vincent, puisqu'elles ne se sauraient supporter elles-mêmes ! Comment donneraient-elles du repos aux pauvres, puisqu'elles n'ont pas seulement la paix entre elles ! » ⁽¹⁸⁾.

Les premiers essais durent être difficiles : les natures étaient généreuses mais frustres.

(17) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 349.

(18) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 202.

Les acquisitions que devaient faire une infirmière de cette époque ne pouvaient, à beaucoup près, se comparer aux diplômes actuels. Saignées, lavements, cataplasmes, remèdes « per os », constituaient la pratique journalière. Dans son histoire de « l'Évolution de la chirurgie », le Professeur Lecène rapporte quelques interventions, mais elles devaient être rares et les préparations nullement réglées.

Pourtant M. Vincent y veillait comme au reste. La simple conscience lui interdisait de laisser partir des Filles mal préparées. A sa façon, il avait résolu la question des stages. L'instruction théorique ne fut pas négligée. « Aimer le service des pauvres... O Dieu que cela est pressant » ⁽¹⁹⁾. Or, pour aimer servir, il faut savoir. « Il est vrai, dit Saint Vincent, que le besoin que nous avons de filles bien faites me tient au cœur » ⁽²⁰⁾. Leur devoir professionnel l'exigeait ; le souci du secours spirituel y était intéressé. Il ne faut pas oublier que nous sommes des « composés humains ». Aristote l'avait enseigné ; M. Vincent le savait, et appliquait la formule.

Suivre corporellement un malade, interpréter ses réactions physiques, c'était la clef indispensable pour comprendre son état moral, et lui inspirer confiance.

Les ignorantes étaient une source d'ennuis ; témoin cette lettre à Louise de Marillac : « Ces Dames officielles de Saint-Germain-de-l'Auxerrois furent hier

(19) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 242.

(20) P. Coste, *op. cit.*, t. II, p. 157.

céans pour me faire de grandes remontrances... pour avoir des filles qui sachent servir et faire les compositions et les remèdes ; que la compagne de Marie ne sait rien... Cela nous fait voir combien il est nécessaire que vous veniez en cette paroisse et que toutes vos filles soient bien exercées » ⁽²¹⁾.

On pourrait presque dire que Vincent de Paul avait créé une rudimentaire mais première école d'infirmières. Il en avait donné les conditions d'admission ; en voici le programme :

« Savoir en quel cas vous devez saigner, quand vous devez réitérer la saignée, quelle quantité de sang vous devez tirer chaque fois, quand la saignée du pied, quand les ventouses, quand les médecines et celles qui sont propres à la diversité des malades que vous pouvez rencontrer » ⁽²²⁾.

...Et le mode d'enseignement :

« Soyez encore soigneuses de retenir la manière dont les médecins traitent les malades ès villes où il y en a... Tout cela est bien nécessaire et vous ferez beaucoup de biens quand vous serez bien instruites de tout. Il est bon que vous fassiez de petites conférences sur ce sujet » ⁽²²⁾. Les lois n'avaient pas encore établi nos prérogatives et les limites de l'exercice illégal ; la rareté des postes médicaux, dans certaines régions, obligeait les Sœurs à manifester tour à tour obéissance et initiative. Une mercenaire ne se

(21) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 156.

(22) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 222-223.

serait peut-être pas pliée à ces changements de vue ; en tous cas, rien n'aurait pu garantir le malade contre l'incapacité et contre l'immoralité possible d'une soignante payée. L'argent n'a jamais été un barème d'honnêteté.

Mais cette méthode présentait tout de même, pour les filles de M. Vincent, un danger. Entraînées par l'habitude et par une expérience réelle du malade, elles auraient pu se permettre soit de trop entreprendre, soit de discuter. Mlle Le Gras les mit en garde contre cette erreur, les rappelant à l'humilité : « Prenons bien garde, leur dit-elle, que l'usage de traiter les malades et ce que nous avons appris des médecins, ne nous rendent trop hardies, ne nous fassent faire les entendues. Qu'avons-nous que l'on ne nous ait donné ? Et que savons-nous qui ne nous ait été appris ? » ⁽²³⁾. L'épreuve contraire était plus fréquente. L'habitude ne s'acquiert que lentement et le travail ne pouvait attendre. De cela, les Sœurs angevines souffrirent peut-être plus que d'autres. Malgré leur bonne volonté il est probable qu'elles ne purent éviter tous les faux pas. Les soins sont identiques à Paris et à Angers ; mais les multiples petits gestes de l'infirmière auprès du lit d'un malade peuvent le froisser s'ils diffèrent par trop des gestes familiers. Les Sœurs voulaient donner à leurs pauvres autant de délicatesse que de bonté, et c'est encore Mlle Le Gras qui, cette fois, encourage, par lettre, Sœur Cé-

(23) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 345.

cile-Agnès : « Vous savez que les changements sont toujours difficiles, et qu'il faut du temps pour apprendre les coutumes et le moyen de servir bien et adroitement les pauvres ».

L'éducation des Sœurs-infirmières se poursuivait ainsi chaque jour, pendant des années, et tout était matière à enseignement.

Une dernière classe était réservée à certaines : celle de la souffrance personnelle. Le contact journalier avec la douleur peut, inconsciemment, diminuer la pitié. Savoir satisfaire chez le malade le besoin qu'il est souvent incapable d'exprimer clairement est un art qui s'apprend surtout en souffrant soi-même. Louise de Marillac avait su retirer de la maladie une bonté plus chaude, une compréhension plus complète. Elle voulut que ses Filles comprissent aussi toute la valeur de l'épreuve : « Je suis bien en peine, écrivait-elle à la Sœur servante de l'hôpital d'Angers, de l'état de notre bonne Sœur Marie Despinal ; si Dieu nous la laisse encore sur terre... oh ! qu'elle aura d'amour compatissant aux pauvres malades après un si grand exercice de souffrance » (24). Le mot « exercice » n'était peut-être pas choisi à dessein ; il cadre assez bien avec le vocabulaire courant du xvii^e siècle et avec le style de « la directrice des Filles ». Cependant il ne pouvait mieux s'appli-

(24) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 217.

quer. La souffrance est un instrument difficile à toucher ; elle est contre nature et tout en nous se révolte à son approche ou même à son spectacle. L'infirmière doit savoir en faire son milieu d'élection, la supporter avec patience, l'apaiser, la faire accepter. C'est ce qu'avait senti l'émotivité féminine de Mlle Le Gras qui ne pouvait ni en elle ni dans ses conseils, séparer la tendresse de la pitié.

La note virile de M. Vincent venait tempérer ce que sa collaboratrice mettait de trop vibrant. Il était trop habile pour ne pas utiliser chez ses Filles une source d'activité, trop psychologue pour ne pas comprendre qu'il les éteindrait en détruisant un ressort que rien ne viendrait remplacer. Il se contentait d'y ajouter une fermeté voulue, sage, qui saurait imposer le calme à une débutante craintive. « Il ferait beau voir un chirurgien n'oser donner le coup de lancette à un malade, parce qu'il en témoigne du ressentiment » ⁽²⁵⁾.

La vraie formation de l'infirmière était, et sera toujours une formation d'âme : cœur, intelligence et volonté.

Saint Vincent donnait encore à ses Filles quelques obligations où la joie trouvait sa place autant que le devoir. Elles allaient vers le malade, mais le malade pauvre. Simples de cœur, simples d'apparence, elles

(25) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 460.

seraient pour lui, l'espoir, le réconfort, l'apparition du mieux physique et moral. Pauvres, humbles, elles seraient tout ensemble des Sœurs et des servantes, les Filles de la Charité, ambassadeurs du Dieu « Protecteur des pauvres » ⁽²⁶⁾.

(26) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 512.

L'INFIRMIERE A L'ACTION : LE REGLEMENT D'ANGERS

« Quis infirmator et ego non infirmor ? Qui est infirme que je ne le sois avec lui ? » ⁽¹⁾, disait Saint Paul dans sa II^e épître aux Corinthiens ⁽²⁾. Phrase modèle, qui pourrait servir d'idéal à l'infirmière. M. Vincent voulut la réaliser : heure par heure, le règlement d'Angers consacra ses Filles de l'hôpital Saint-Jean-l'Evangeliste au « pauvre malade ».

« Elles se lèveront précisément, à quatre heures du matin, s'offriront à Dieu à leur réveil, l'adorant, le remerciant de la grâce qu'il leur a faite de bien passer la nuit ; lui demanderont pardon si elles l'ont offensé, lui offriront leurs pensées, leurs paroles et leurs œuvres du jour, et lui demanderont la grâce de passer la journée en son amour...

« A six heures, elles se rendront à la salle des malades, videront les pots, feront les lits des malades, nettoieront les salles, donneront les médecines, prendront un peu de pain et un doigt de vin, avant d'y aller, au commencement de leur entrée dans ledit hôpital ⁽³⁾ ; et les jours de communion elles pren-

(1) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 553.

(2) Chapitre XII, verset 29.

(3) L'usage du vin fut ensuite interdit. Les Conférences nous l'apprirent. Cela représente ici une tolérance paternelle de Saint Vincent pour des filles inaccoutumées à leurs nouvelles charges.

« dront l'odeur d'un peu de vinaigre et s'en frotteront
« les mains.

« A sept heures, elles feront déjeuner les plus mala-
« des d'un bouillon ou d'un œuf frais, et les autres
« d'un peu de beurre et de pommes cuites.

« Après cela, elles entendront la Sainte Messe si elles
« ne l'ont entendue à cinq heures et auront soin de
« faire prendre les bouillons aux malades qui auront
« pris médecine aux heures précises.

« Celles qui auront besoin de prendre quelque chose
« le feront après cela, puis reviendront aux malades,
« instruisant les ignorants des choses nécessaires à
« salut, les induiront à faire une confession générale de
« toute leur vie passée, et, après cela, à se confesser
« et communier tous les dimanches tandis qu'ils seront
« malades et qu'ils le pourront, et recevoir l'extrême-
« onction de bonne heure ; consoleront ceux qui seront
« fort malades ; leur feront faire des actes de foi, d'es-
« pérance, de charité, de contrition et de conformité au
« bon plaisir de Dieu ; disposeront ceux qui tendront à
« la mort à ce qu'ils partent de ce monde en bon état, et
« ceux qui guériront à ne jamais plus offenser Dieu, et,
« au cas qu'ils le fassent, à se confesser au plus tôt.

« Aurent grand soin que les pauvres malades aient
« ce qui leur sera nécessaire : leurs repas aux heures or-
« données, à boire quand ils auront besoin et parfois
« quelques petites douceurs à la bouche.

« A dix heures, elles se rendront à l'infirmierie pour
« faire diner les malades et les servir. La supérieure
« dira le Benedicite et Grâces tout haut, et avertira les
« malades d'élever leur cœur à Dieu à cet effet. Si cela
« dépend des Sœurs, elles leur feront donner du veau
« et du mouton, avec, dans le pot, un peu de bœuf, au

« dîner et du rôti et bouilli au souper, à ceux qui en au-
« ront besoin si l'ordre déjà établi n'en dispose autre-
« ment.

« Mais pour ceux qu'il n'est pas expédient qu'ils man-
« gent de la viande solide, il leur sera donné des bouil-
« lons et des œufs frais alternativement, et de trois heu-
« res en trois heures, en sorte qu'ils aient quatre bouil-
« lons et trois œufs par jour.

« Les pauvres ayant dîné, elles feront leur examen
« particulier, dîneront à onze heures précisément...

« Cela fait, deux d'entre elles s'en iront relever la
« sœur qui est restée auprès des malades, laquelle s'en
« ira dîner à la seconde table avec la lectrice ; elles tâ-
« cheront de récréer les malades...

« S'il n'y a point à Angers une Compagnie de Dames
« de la Charité de l'Hôtel-Dieu, pour donner la colla-
« tion aux pauvres malades, les sœurs se rendront à
« l'infirmerie, à deux heures précisément, pour leur don-
« ner quelques petites douceurs pour leur collation,
« comme sont des poires et pommes cuites, et, si ces
« messieurs l'agrément, quelques confitures et des rôtis
« au sucre.

« Celles qui ne seront pas en garde auprès des mala-
« des, s'en retourneront à leur emploi, ou, si elles n'ont
« rien qui presse, demeureront à l'infirmerie pour ins-
« truire les pauvres gens, disposer les nouveaux venus
« à la confession générale, et leur faire faire des actes
« intérieurs de foi, d'espérance, de charité, de contri-
« tion et de conformité au bon plaisir de Dieu, et les
« consoler comme au matin.

« A quatre heures, elles donneront les lavements,
« changeront les draps à ceux qui se seront gâtés, vi-
« deront les pots, raccommoderont un peu les lits des
« malades sans qu'ils se lèvent.

« A cinq heures, précisément, toutes les sœurs se
« rendront à l'infirmierie pour faire souper les malades
« et les servir, comme au dîner...

« Après Grâces, qui sera environ six heures et demie,
« les sœurs se rendront à l'infirmierie, relèveront la
« garde, l'enverront souper avec la lectrice, et faire
« tout comme après le dîner, tandis que les autres fe-
« ront coucher avant sept heures les malades qui seront
« debout, donneront ordre qu'il y ait du vin et autres
« petites douceurs pour subvenir aux besoins des plus
« malades.

« A sept heures et demie, toutes les sœurs se ren-
« dront à l'infirmierie, feront l'examen général et le fe-
« ront faire aux malades qui le pourront...

« A huit heures, les sœurs se retireront, laisseront une
« d'entre elles dans l'infirmierie, pour veiller, assister
« les plus malades et aider les moribonds à bien mourir
« et achèvera son chapelet au premier somme des ma-
« lades et passera la nuit en veillant et sommeillant
« parfois, tandis que les pauvres se reposeront ; les au-
« tres se retireront à leur office pour apprêter ce qu'il
« faudra pour le lendemain matin, et se coucheront pré-
« cisément à neuf heures, après avoir fait l'acte d'ado-
« ration.

« A trois heures et demie, la veilleresse fera son orai-
« son et, à quatre heures, elle la finira et ira éveiller
« les autres et prendre quelque chose si elle veut et
« s'ira coucher jusqu'à neuf heures, qu'elle se lèvera
« pour entendre la Sainte Messe ; et la Supérieure enver-
« ra une autre à sa place qui y fera son oraison à la mê-
« me manière et pendant le même temps que les autres
« si ce n'est que sa présence soit nécessaire à l'entour de
« quelque malade, auquel cas elle saura que le service

« qu'elle rend aux malades est une continuelle oraison
« devant Dieu » (4).

Si long soit-il, il nous a paru impossible de fragmenter ce passage du Règlement. Essentiel par la pensée qui s'en dégage, il l'est encore par ses conséquences puisque les Sœurs le suivirent point par point, dans la lettre et dans l'esprit. A peine arrivées, isolées de tout ce qui n'était pas leur hôpital, elles ne furent plus préoccupées que de « servir avec amour » (5). De leur charité dépendait que la bonté de Dieu devint visible et c'était le fond de leur mission.

Les papiers anciens « d'iceluy Hôtel-Dieu », « cotés... suivant leur rang et ordre... par Guillaume Duchemin qui fut institué recepveur audit Hôtel-Dieu l'an 1547 » (6) disaient bien clairement de « soubvenir » aux besoins des pauvres « desbilles » car ils devaient être considérés comme les « vrais seigneurs » (7) de la maison. Mais les religieux chargés des pauvres « en étaient venus, écrit Célestin Port dans son Cartulaire, et rapportant l'exposé de Grimaudet au procureur du Roi, à entrer dans l'héritage des pauvres, comme lous ravissans ».

(4) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, Règlement d'Angers, t. XIII, p. 542 et suivantes.

(5) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 529.

(6) Arch. départementales de Maine-et-Loire, B. 221.

(7) Arch. départementales de Maine-et-Loire, B. 221, note en tête du fol. I.

Ils se contentaient « d'affermier les revenuz, ravir les deniers des fermes et, pour le regard des pauvres, leur distribuer l'aulmosne à coupz de bastons » (10 juin 1559) ⁽⁸⁾. Un récit « des dommages que l'Hôpital Saint-Jean reçoit de la part des prieurs et unze religieux d'icelluy » donne en outre les détails suivants : « La plupart cause telsz scandalles que aucune femme ni fille pieuse n'auserait dans ledit Hopital exercer aucun acte de charité, sans en rapporter de la reproche, qui fait cesser toutes fonctions de personnes dévotes, qui autrement avoient accoustumé de subvenir ausdits pauvres » ⁽⁹⁾.

De ces origines pieuses et charitables, la Maison-Dieu ne gardait plus rien. La répulsion et la crainte avaient remplacé la confiance et la reconnaissance inspirées autrefois par l'œuvre du Sénéchal Etienne de Marchay ⁽¹⁰⁾. Seul subsistait l'édifice que nous connaissons si bien nous-mêmes : aujourd'hui, encore, imprégné de l'histoire du vieil Anjou, haut, sombre, massif, la porte de façade protégée par sa galerie aux arcades basses, et tout entouré d'une ceinture de sapins et de cèdres presque noirs. « En-

(8) C. Port, *Cartulaire de l'Hôpital Saint-Jean*, 1870, série E1, f. 321-354, procès-verbal d'installation de la nouvelle administration des Bourgeois.

(9) C. Port, *Cartulaire* : série E1.

(10) L'hôpital fut fondé vers 1175 par le Sénéchal, traduisant à la fois ses désirs charitables et les intentions de son maître le comte Henri II d'Angleterre. Il se donna entièrement à son œuvre et sa famille avec lui : sa femme Alice, ses fils Philippe et Geoffroy de Ramefort, sa fille, épouse d'un Maulévrier, et son frère Raymond de Voo (peut-être du Voisde) : détails pris dans le cartulaire de Célestin Port.

semble, dit C. Port, d'un caractère sévère autant que grandiose où rien à l'extérieur ne sacrifie à une élégance inutile et déplacée, où l'art s'affirme à l'intérieur autant par l'habileté que par la simplicité de ses conceptions » ⁽¹¹⁾.



FIG. 4. — Galerie basse qui abrite l'entrée, de la salle des malades.

L'immense salle des malades, dont la clarté surprend toujours après la vue des murs épais et schisteux, s'élance, à dix mètres en trois nefs. Quatorze colonnes médianes, et vingt-deux dressées le long des murs, aux fûts minces, faits d'une seule pierre à la

(11) C. Port, *Cartulaire* 1870.

mode angevine, soutiennent des voûtes mi-ogivales, mi-romanes ⁽¹²⁾. Elle devint le domaine des Filles de M. Vincent qui trouvèrent suivant une description de Bruneau de Tartifume ⁽¹³⁾, à droite trois rangées de lits d'hommes, à gauche les femmes ; intercalés, des enfants deux à deux.

Animées du désir de soulager et de sauver, elles prirent sans le vouloir, peut-être sans le savoir, le contre-pied de tout ce qui était devenu la vie de la Maison. Jugeant de l'état matériel, on peut supposer, sans crainte d'erreur, qu'elles comprirent vite l'état moral des malades. Sans rien connaître des brutalités passées, elles virent leur misère, leur délaissement absolu.

Le malade, quel qu'il soit ⁽¹⁴⁾, quelle que soit l'époque, se dédouble en adulte gardant au fond de lui-

(12) Le cartulaire donne une description très précise de cette salle. Les colonnes dont la longueur est compensée par la hauteur des soubassements, ainsi que les voûtes un peu surbaissées en coupe renversée, aux bandeaux ronds et unis se retrouvent dans toute la province et lui semblent assez personnelles. Ce style est généralement étiqueté sous le nom de *Plantagenet*. Le porche d'une facture très pure de la petite église de Candes aux environs de Saumur a son unique colonne ainsi construite. L'Abbaye de Fontevault est par sa chapelle un modèle des voûtes angevines. Angers même en donne les meilleurs exemples non seulement à Saint-Jean, mais aussi par le Chœur de la très ancienne église abbatiale de Saint-Serge. Le Chœur restauré des moines bénédictins de Solesmes le rappelle également.

(13) Relevée par Célestin Port dans son Cartulaire.

(14) L'enfant mis à part. Le problème de l'enfant malade est tout autre ; très fatigué il n'est vraiment que le tout petit être qui souffre, craint la douleur, et s'abandonne. Dès qu'apparaît une lueur de mieux, sa nature encore non fardée par la vie, répare sans modification. Sans passé ou presque, il s'adapte au présent. La reprise de l'œuvre éducative s'impose à nouveau.

même son expérience, ses souvenirs, ses peines, et en un être infantile ayant autant besoin de tendresse que de protection.

Les infirmières de Saint-Jean, soutenues par leur règlement, durent, par contre, se multiplier pour faire face à tout ce qu'exigeait ce mélange de force et de faiblesse où parfois la méchanceté et les larmes se touchent. Le rôle de l'hospitalière ne se borne pas plus à donner des soins et à bien tenir une salle, que celui du médecin à rédiger une ordonnance. Il lui faut trouver en elle tout ce que la nature féminine peut comporter de bon affectivement et pratiquement.

Quand on approche quotidiennement le malade, on ne met pas très longtemps à comprendre qu'on se trouve en présence d'un être simplifié où domine l'élément douleur encadré d'un côté par la révolte, de l'autre par la crainte. Le caractère et l'éducation de chacun ne feront que nuancer les réactions. Il peut sembler paradoxal que les difficultés que rencontre le soignant viennent précisément de cette simplification. Cependant, s'il n'y prend garde, et c'est l'erreur ordinaire au début, il cherchera à replacer son malade sur l'axe normal de la vie, et le jugera suivant cet axe. De là naîtront les incompréhensions et les fausses manœuvres. Se modeler sur le malade, accepter sa détresse morale pour s'en rapprocher serait une faute plus grossière puisque nous sommes auprès de lui pour prendre le contre-pied de ce qu'il subit, lui donnant : calmant, apaisement, secours.

Le rapprochement s'effectuera au prix de deux efforts sur soi-même : consistant d'abord à enrichir la pitié naturelle allant vers la souffrance, puis à dominer l'instinctive raideur adoptée devant une race étrangère. Car on peut bien dire que le malade est une race étrangère.

Pratiquement il faut apprendre à être, tout ensemble, maître et serviteur.

Les conseils de Vincent de Paul convergeaient tous vers cette adaptation y ajoutant la note spéciale exigée par l'hôpital, cité du malade pauvre.

Il avait délivré ses Filles du souci horaire de leur journée, et ne leur avait proposé dans les différentes charges que des tâches essentiellement adaptées à la femme : le malade, la maison. Elles répondirent sans peine à l'impulsion : représenter Dieu c'était leur vocation spirituelle, elles furent femmes devant la souffrance, mères devant la faiblesse, infirmières devant la maladie et son cortège matériel et médical.

Appelées au salut des âmes, les huit « *Filles d'Angers* » avaient pour chemin la santé du corps. Pour qui ne possède dans ses moyens d'expression ni la parole, ni l'écriture, le meilleur est l'image. De leur mieux elles s'exercèrent à calquer la bonté de Dieu, de façon à ce que leurs malades l'éprouvant, la reconnaissent et s'en approchent : « Or, disait Saint Vincent, comme cette bonté se comporte avec les affligés d'une manière douce et charitable, il faut aussi traiter les pauvres malades comme cette même bonté vous enseigne, c'est-à-dire avec douceur, compassion

et amour » ⁽¹⁵⁾. Il avait même ajouté au début de la conférence : « Avec cordialité, respect et dévotion ».

Les quelques quarante pauvres alors hospitalisés, habitués à l'abandon et à la dureté, faisaient l'unique objet du règlement. La journée entière leur était consacrée.

Veiller un malade est souvent fatigant, mais courir sans arrêt d'un bout à l'autre d'une salle nécessite l'intention bien arrêtée de se donner sans retour et de s'oublier. Toujours prêtes à répondre et à agir elles prirent garde d'éloigner d'elles : « la rudesse et l'impatience », s'étudiant à : « servir avec cordialité et grande douceur, même les plus fâcheux et difficiles » ⁽¹⁶⁾, sans tenir jamais compte des répugnances ou des sympathies.

La patience est peut-être la vertu que M. Vincent et Louise de Marillac recommandaient avec le plus d'insistance dans leurs écrits : « Il n'y a presque moment où nous n'ayons besoin de patience, trouve-t-on dans les Entretiens, un malade ne sera pas content... Oh ! d'abord vous vous sentez le cœur blessé ; quel remède faut-il là ? Point d'autre que la patience » ⁽¹⁷⁾. Il ne s'agit pas d'un rapport sec et muet, constant, uni, sans sourire, mais d'une charité affable et compatissante devant une crise pénible, une exigence même trop poussée ; d'un calme voulu et raisonné devant une grossièreté. Dans ce cas ce

(15) (16) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 332.

(17) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 529.

sera une vraie discipline de l'énergie, l'empire sur soi-même ; il vaut mieux ne rien dire que de riposter. Seulement : « quand les pauvres font quelques plaintes en murmurant contre vous, on peut les avertir, pourvu que l'on ne se fâche point, pour remédier aux fautes qu'ils pourraient faire s'ils continuaient » (18).

Aucune fatigue ne lassa le dévouement des Sœurs qui supportèrent les « petites humeurs », encouragèrent « à bien souffrir pour l'amour de Dieu » ; ne se courroucèrent pas : leurs pauvres malades « ayant assez à faire à souffrir leur mal » (19).

Chargées de l'âme autant que du corps, elles les entraînaient par leur présence. Un mot rapide, en passant, « en donnant la portion », « un bon mot qui part du cœur, dit dans l'esprit qu'il faut », était toutes leurs instructions, mais, enseignait Saint Vincent, « pourvu qu'il soit animé il opère ce à quoi il porte » (20).

On touche là au rôle social que peut avoir l'infirmière même sans sortir de l'hôpital. Le malade, ému par une bonté attentive, peut, au moment de mal agir, se souvenir d'un conseil et le suivre par reconnaissance : « Que pensez-vous que faisait Notre Seigneur ? Il ne se contentait pas de donner la santé aux

(18) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 529.

(19) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 6.

(20) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 332.

malades, il leur enseignait encore la manière de se comporter en santé. Imitez-le » ⁽²¹⁾.

Sans souci d'elles-mêmes les Sœurs entreprirent donc la rénovation de la maison. Entrées pendant une épidémie de peste, elles ne suivirent pas l'exemple des religieux qui avaient coutume de partir alors pour la campagne. Celui des médecins n'était pas plus louable : ils préféreraient voir leurs gages diminués comme en 1563, ou donner leur démission comme en 1583, plutôt que de courir le risque de la contagion. Nulle part dans le règlement il n'était question de la conduite des « Filles » en telles circonstances. Mais données corps et âmes à leur tâche, logiques, elles affrontèrent la « Maudite » sans crainte et sans fanfaronnade.

M. Vincent le raconte, l'année suivante, aux sœurs de Paris, et on sent percer, sous les mots, plus qu'un paternel contentement, une affectueuse admiration : « Il y en a parmi vous qui assistent les pauvres malades avec tant de ferveur qu'elles sont heureuses de s'exposer au même danger que notre bon Saint Roch. Nos bonnes sœurs d'Angers entrèrent à l'hôpital dans un air contagieux et même ont assisté des malades de peste avec autant de facilité que d'autres malades. Il semblait que ce mal s'apprivoisait avec elles, car elles les soignaient tous sans exception » ⁽²²⁾. Une lettre de Mlle Legras à M. de Vaux le signale aussi

(21) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 222.

(22) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 40.

comme un fait normal et la pensée qu'on put agir autrement ne les effleurèrent pas : « Je crains que comme elles voient la grande charité que Dieu vous donne pour elles, qu'elles n'en abusent sans crainte du danger non plus que d'elles-mêmes » ⁽²³⁾, écrivait leur directrice le 3 mai 1640, c'est-à-dire trois mois après leur arrivée.

Pourtant elle aurait blâmé une témérité mal calculée, et si l'infirmière a le devoir de s'exposer elle doit aussi savoir le faire à bon escient : « Elles ont grand tort si elles veulent céler leur mal au cas que vous, Monsieur, et ces Messieurs, leur ordonnent autrement comme aussi de ne s'en pas tenir assez séparées » ⁽²⁴⁾. L'oubli de soi marche de pair avec le bon sens et la prudence.

Par contre, aucun droit n'était reconnu aux exigences ordinaires de la nature. Formel, Saint Vincent le disait sans ambigüité : « Reviennent-elles à midi du service des malades, pour prendre leur repas, si le médecin ou l'autre Sœur dit : — Il faut aller porter ce remède à un malade —, elles ne doivent point regarder en quel état elles sont, mais s'oublier pour obéir, et préférer la commodité des malades à la leur » ⁽²⁵⁾. Rien ne pouvait entrer en ligne de compte avec le service.

Louise de Marillac de son côté prévoyait et com-

(23) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 35.

(24) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 35.

(25) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 91.

battait énergiquement la lassitude morale conseillant aux Sœurs d'Angers de s'exercer au travail : « avec tant de ferveur qu'elles n'aient pas le temps de faire tant de réflexions sur elles-mêmes, ni d'être si occupées à la recherche de leur propre satisfaction » ⁽²⁶⁾. L'infirmière doit en effet éviter l'éternel écueil féminin d'une affectivité facilement égocentriste.

Respectant le don que les Sœurs avaient fait de leur vie la fondatrice évitait même les courriers inutiles, moins dangereux pourtant par la perte de quelques minutes laissées à la lecture d'une lettre que par les tentations de recul dont ils auraient pu être l'occasion : « Je ne leur écris point ce voyage, disait-elle, toujours à M. de Vaux, afin de ne pas leur ôter du temps au service de leurs pauvres malades que je voudrais bien qui ne reçût point de dommage, ce qui sera, pourvu qu'elles ne soient un peu trop sensibles sur elles-mêmes » ⁽²⁷⁾. Elle n'hésitait ni à se priver ni à les priver d'une joie, car l'affection était réciproque, pour assurer le mieux dans l'hôpital. Ses infirmières pratiquaient le renoncement professionnel jusqu'à un point ignoré aujourd'hui et qui serait d'ailleurs hors de mise. C'est ainsi qu'elle jugeait être : « un grand empêchement aux filles qui ont une si sainte occupation de vouloir apprendre à lire quand elles ne le savent pas ; et pour ce sujet, ajoute-t-elle, j'ai quelquefois empêché long-

(26) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 217.

(27) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 35.

temps cet exercice, même à celles qui savaient un peu lire⁽²⁸⁾.

Venues librement, accomplissant sans contrainte une tâche aimée, elles se livrèrent ainsi sans réserve aucune, n'attendant même pas qu'en retour leurs malades se sentent obligés pour les services rendus.

Religieuses de fait, sinon de principe, puisque Saint Vincent ne le voulait pas, elles avaient trouvé dans leur désir d'apostolat la source de leur générosité et d'un oubli de soi absolu. Mais cela représentait tout de même une conquête de haute lutte, faite de victoires, de chutes, de surveillance constante d'elles-mêmes.

C'est que tout compte pour le malade ; et non seulement il n'interprète plus comme le valide — ou plus exactement comme « l'ambulant » suivant l'expression imagée des sanatoria osseux — mais encore il résonne plus que lui, il amplifie la moindre impression, il guette et prolonge la plus fugitive sensation. M. Vincent confiait à son infirmière une œuvre de pacification : tant du domaine immatériel que du domaine matériel, seul moyen efficace de « représenter la Bonté de Dieu ».

Difficile par la force d'âme qu'il exige le rôle de la Sœur garde-malade se trouvait facilité par l'essor

(28) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 56. Lettre à l'abbé de Vaux à Angers le 31 décembre 1641.

qui était donné à l'instinctive attitude que prend la femme devant la souffrance.

Son imagination et sa sensibilité la disposent à la pitié. Presque d'emblée, si elle sait éviter la pusillanimité, elle associera le geste au sentiment. Le soin est un terrain qui lui semble familier, et si l'éducation reste pourtant nécessaire elle n'est plus qu'un canal permettant d'utiliser au maximum une force naturelle.

Autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, la vie du malade avec toute sa minutie était remise entre les mains des infirmières. La grande émotion d'un jour d'intervention, celle moins violente mais très réelle de la « visite » se dissolvent dans l'habituelle monotonie ; d'autre part l'immobilité, le silence, l'isolement sont d'excellents excitants d'une sensibilité sur le qui-vive.

Les infirmières de Vincent de Paul, bien dirigées par leurs fondateurs, « créèrent l'ambiance ». Leur charité qui ne devait ni choisir, ni distinguer, aurait été austère si une pitié humaine, délicate et respectueuse n'était venue la compléter. Présentes à toutes heures, c'était à elles de faire entrer dans l'atmosphère une apparente facilité. La force du nombre étant une première chance de victoire, l'application soigneuse et adroite d'un règlement qui uniformisait leurs vies, pouvait déjà faire de deux « numéros » voisins, étrangers la veille, deux compagnons. C'est un rouage ignoré d'une salle mais pré-

cieux autant au point de vue psychologique qu'au point de vue utilitaire pur.

Mais M. Vincent laissait quand même peser sur ses filles la responsabilité de « l'état d'esprit ». Tout ce qu'on peut demander à un malade c'est de supporter et espérer. Les sœurs devaient être le premier jalon de la confiance. Non pas de cette confiance avide de sécurité qui jaillit parfois vers le médecin ; mais de celle que donne l'assurance du réconfort et du refuge ; le désir violent de guérir n'y entre pas ; le mieux ou l'aggravation ne l'altèrent pas, Mlle Le Gras et Saint Vincent en des termes presque semblables, à seize ans de distance, enseignaient à leurs infirmières de quel doigté elles devaient user pour trouver là, avec délicatesse, un des meilleurs leviers de leur action, et le complément indispensable de leur compétence. Louise de Marillac écrivait en 1650 : « Je vous prie aussi, ma sœur, d'avertir toutes nos sœurs... d'être leur consolation dans leurs petites peines par votre cordialité et votre support... ; il faut avoir grande patience à leur donner de petits remèdes, le plus grand est de compatir à leurs peines » ⁽²⁹⁾. Et dès 1634, on relève cette parole au cours d'un Entretien : « Pleurez avec eux ; Dieu vous a constituées pour être leur consolation » ⁽³⁰⁾.

L'habitude du silence si vantée dans les Instructions, l'honnêteté pure et simple devant le bien d'au-

(29) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 1096.

(30) P. Costes, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 6.

trui était pour les malades une garantie de discrétion, et, pour des sœurs qui auraient songé peut-être à forcer les confidences, une barrière sage. Il est si tentant parfois de tendre la perche à celui qui souffre de rester muet et qui n'ose saisir l'occasion de parler.

Pourvu que la conduite envers les malades ne soit pas « par manière d'acquit, mais très affectionnée » ⁽³¹⁾, on peut toujours aborder le sujet qui touche, ou qu'ils aiment sans questionner, ni insister maladroitement.

Était seulement admis et même imposé par les obligations professionnelles de « s'informer très particulièrement de leurs besoins » ⁽³¹⁾ à la condition expresse cependant de savoir « leur procurer, sans être trop importune, ou empressées, les secours nécessaires » ⁽³¹⁾.

Le respect du malade dans ses sentiments et dans son corps leur fut toujours présenté comme un fait de première importance. Avec tact Louise de Marillac avait compris qu'un excès d'empressement peut froisser le malade. Chez un être instinctivement ébranlé de se livrer, jusque dans son intimité, à des mains étrangères, c'est tout un art de ne pas imposer des soins mais de les offrir et de les faire accepter. On peut facilement supposer quelle évolution représente la formation donnée par Louise de Marillac et Saint Vincent de Paul quand on compare le

(31) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 310.

conseil précédent à un extrait du règlement de l'Hôpital du Mans (1646), réaction, probablement, contre les habitudes de l'époque : « S'il y a un apothicaire, y était-il écrit, les sœurs s'assujettiront néanmoins à donner les lavements aux femmes et aux filles » ⁽³²⁾. Autant on sent d'éducation raffinée dans les nuances de la première phrase, autant la seconde dénonce, dans sa brutalité réformatrice et clairvoyante, par combien de gestes blessants les hospitalisés durent passer avant d'être confiés à de vraies infirmières.

Les hôpitaux d'alors semblaient ignorer non seulement leur but thérapeutique mais encore les malades souffrant dans leur corps et dans leurs âmes. La charité du moyen-âge avait trouvé mille délicatesses, mais pour avoir trop négligé l'humanité du malade n'avait pu créer des hospitalières.

L'avis d'apprendre à faire tout son possible « pour qu'en remuant, changeant ou nettoyant les malades rien ne paraisse à la vue qui ne soit contre la modestie et la bienséance chrétienne » s'adressait bien au contraire à de vraies soignantes sachant associer sans fausse honte le geste nécessaire et la discrétion.

Ménager, respecter la pudeur fut une des acquisitions de Vincent de Paul et un pas vers l'hospitalité moderne. D'autre part on retrouve là comme partout son même principe : la Sœur est une femme enrichie de sa foi et de sa vocation, elle n'est plus une moniale.

(32) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 214.

Si la confiance est génératrice de paix, le sourire est une transfusion de force. Dans la grande salle de Saint Jean où régnait autrefois tristesse morne et désespoir, les Sœurs allant et venant du matin au soir surent convaincre les malades que leur service n'avait rien d'un devoir pénible. Tout être humain a ses peines et ses fatigues — ceci n'est pas philosophie mais fait d'expérience — pourtant qui pense et agit selon sa voie trouve toujours une lumière dans sa vie. Le soin du pauvre dans l'hôpital étant leur seule raison d'être, sûres de ne pas se tromper de chemin elles suivaient par un processus quasi naturel le conseil de Vincent de Paul : « Comme vous êtes pour le service de personnes séculières, il ne faut pas que l'excès de votre modestie les effraie. Cela pourrait empêcher que vous ne fissiez le bien qu'une gaieté modérée pourrait faire »⁽³³⁾. « Sourire !... vous étiez seul, vous aviez mal et froid, vous ne saviez où porter votre peine ; soudain, toute la grâce du monde est là : le visage a souri.

Petite lumière qui dit que l'âme est présente... Sourire, que tu as réchauffé de cœurs, que tu as guéri de peines, que tu as ranimé d'espoirs à demi-morts, toi le fils premier né de la Charité »⁽³⁴⁾.

Une gaieté modérée, a cependant bien soin de préciser la Conférence, restriction nécessitée par la qua-

(33) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 23.

(34) Revue *Les Rayons*, numéro de février 1939, article « Sourire » d'Isabelle Rivière.

lité des acteurs : des femmes seules et la souffrance sous toutes ses formes.

Des femmes seules étaient, en effet, destinées non seulement à vivre sans protection dans un milieu moins que policé, mais à le diriger. La tâche de prendre et de garder l'ascendant indispensable se trouvait battue en brèche par la nature même du rôle de l'infirmière. Une grande dame dans son salon a moins besoin, je crois, d'une dignité affable que la garde-malade dans son service. Ce sera sa sauvegarde et celle de son autorité. Mais bien plus encore que ce souci les Sœurs avaient devant elles un triple but : Mieux s'adapter aux malades qui, physiquement, ne sont pas en état de se mettre à l'unisson d'une gaieté vive et bruyante ; ne pas s'isoler d'eux, par une apparente insouciance — ils interprèteraient ironie ou mépris de leurs souffrances —. Enfin, ne pas mettre en discordance l'intérêt témoigné et une joie trop à soi. Les malades sont prompts à traduire en mal ce qui leur semble douteux. Il faut éviter de laisser supposer que cette bonté qu'ils aiment, sans être de façade, ni indifférente, reste impersonnelle, passe « par-dessus leurs têtes ».

Pourvu que ses infirmières gardent un sourire franc et simple n'amoindrissant en rien leur réserve, et qui ne soit pas le rappel constant, agaçant, anémiant de la pitié. Saint Vincent était sûr d'obtenir dans les salles une atmosphère exempte de contrainte d'abord, toute prête au courage ensuite.

Deux phases de la vie du malade étaient tout spécialement signalées à l'attention des Sœurs : son entrée et sa sortie.

Il s'agissait de faire comprendre à l'entrant qu'il n'était pas un étranger livré à des inconnues ; il s'agissait aussi de ménager sa fatigue morale et physique. Il fallait que le sortant sût que son départ n'équivalait pas à un soulagement pour les infirmières.

Une sollicitude accueillante et prévenante était minutieusement réglée et décrite de façon à ce que les Sœurs, encore peu habituées à ce rôle n'oublient rien de ce qui est susceptible de reposer et mettre à l'aise. Joignant à leur affabilité coutumière une activité adroite elles devaient laver avec de l'eau chaude les jambes du nouveau venu, le nettoyer de la vermine et même, était-il précisé, lui « couper les cheveux dans le besoin », changer la chemise, donner bonnet ou coiffe blanche, puis le coucher « ayant auparavant chauffé les linges », enfin faire donner un bouillon chaud et un pot à boire.

Le malade ainsi traité ne pouvait guère se sentir dépaysé. Déjà apaisé, il acquérait, dès les premiers instants, la rassurante certitude d'être soigné en conscience puisqu'elles avaient ordre de « donner avis au médecin » aussitôt après la réception. C'était ramener l'hôpital à son but thérapeutique, conquête encore de Vincent de Paul.

On retrouve également le vestiaire et l'inventaire actuels dans les avis de Louise de Marillac recommandant d'avoir soin « de serrer les habits et l'ar-

gent si les pauvres en ont au lieu destiné pour cela, mettant le tout sur un registre pour le leur rendre s'ils guérissent » ⁽³⁵⁾.

Le départ, après approbation du médecin, était entouré non plus de soins, mais de charité : encouragement pour les « désbiles », consolations « pour ceux qui sortaient avec regret ». Beaucoup oubliant les appréhensions de la maladie vaincue, retrouvaient celles d'une vie presque toujours misérable. Les Sœurs essayaient avec grande douceur de leur donner l'assurance « que pourvu qu'ils aient la crainte et l'amour de Dieu, il ne les abandonnerait pas ».

Le bon sens ne perdant jamais ses droits, la Sœur-Servante, chargée de congédier elle-même, alliait à sa délicatesse « jugement et justice ; prenant garde qu'ils aient été suffisamment fortifiés de crainte qu'ils ne vinssent à rechoir ». Mais aussi ajoutait Mlle Le Gras : « Il ne faut pas se laisser aller à une certaine timidité naturelle qui ferait demeurer trop longtemps les fainéants et paresseux » ⁽³⁶⁾. L'obligation très stricte de servir et respecter le malade ne se transformait jamais en œillère, et laissait à la Sœur toute sa liberté d'esprit.

Les Sœurs, guidées seulement par une charité éclairée pouvaient s'approcher des malades avec confiance, cependant Vincent de Paul trouvait en leur sentiment maternel d'autres ressources. Leur

(35) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 328.

(36) Lettre de Louise de Marillac citée par Mgr Baunard dans son ouvrage *Vie de la Bienheureuse Louise de Marillac*.

meilleure ligne de conduite était de rester elles-mêmes avec simplicité. Le malade est un amoindri qui retrouve dans sa faiblesse momentanée une certaine enfance. C'est ce que perçoit toute infirmière allant un peu plus loin que l'idée de profession et elle a intérêt à s'adapter à cet état.

Certains malades souffrent de l'humiliation que leur inflige la maladie : servitude forcée et complète. Ils présentent en même temps, une tendance à un abandon enfantin associé d'ailleurs à l'exigence du tout petit sûr de pouvoir tout demander à l'amour maternel.

« Ils vous regardent, disait Saint Vincent, s'entretenant avec ses Filles, comme leurs mères nourrices »⁽³⁷⁾. C'était assurément le moyen le plus simple de s'expliquer clairement. En 1634, bien avant Angers par conséquent, il exprimait déjà la même idée : « Pensez que vous êtes leur ange gardien visible, leur père et mère »⁽³⁸⁾. Il élargissait et tonifiait un rôle qui doit se garder des faiblesses maternelles.

Une des premières choses qu'accepte une mère, c'est de passer outre aux répugnances naturelles. Ces occasions sont légion dans la vie de l'infirmière et pénibles on ne peut le nier. Spectacles, odeurs, contacts, soins y concourent. Les Sœurs étaient prévenues, avant d'en faire l'expérience, qu'elles devaient savoir sentir « volontiers les mauvaises odeurs sans faire les délicates..., mais cela sans qu'il y pa-

(37) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 331.

(38) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 6.

raisse » ⁽³⁹⁾. Il n'ajoutait pas que la non-manifestation d'un recul compréhensible d'ailleurs, était insuffisante à elle seule ; qu'il fallait y joindre, avec à-propos et discernement, un des mille petits artifices auxquels se laissent toujours prendre un malade, évitant de laisser porter son attention sur ce qu'il a, ce qu'on lui fait, qui le lui fait.

Il est déjà humilié de subir, il le serait doublement de faire subir. Mais pour arriver à cela, Saint Vincent a raison, l'infirmière doit aimer son malade, posséder en elle une abnégation, un dévouement maternels. Et ses Filles prouvèrent qu'elles étaient prêtes à souffrir elles-mêmes pour ne pas priver leurs pauvres d'un soulagement si petit soit-il.

Pourtant, pas plus que chez un enfant, elles ne pouvaient céder au caprice ou à la fantaisie. La fermeté est indispensable et acceptée si elle s'applique avec bonté et jugement. Pour l'infirmière c'est un devoir.

La médecine, la chirurgie, au xvii^e siècle, étaient certes moins entreprenantes qu'au xx^e, mais les solutions et leurs suites paraissent passablement barbares quand on pense aux instruments rudimentaires et à l'absence de l'anesthésie. Bien souvent les Sœurs représentaient pour leurs malades des agents de la douleur. D'autre part, les vieux formulaires ne sont pas encourageants et ce qu'ils préconisent peu appétissant en général. Même aujourd'hui, sans l'avouer,

(39) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 23.

sans le montrer, on partage quelquefois le dégoût du malade. En 1640, la sympathie s'expliquait mieux encore. M. Vincent jugeait sans doute toute normale la thérapeutique de son époque, quoique son bon sens dût préférer l'emploi des plantes à celui de mixtures douteuses et étranges. C'est pourquoi, se méfiant sans le dire à ses Filles, des médecins, il leur recommandait un juste milieu : « Ne pas être trop faciles, ni trop condescendantes quand ils refusent les remèdes » ⁽⁴⁰⁾. C'était exiger l'obéissance des malades mais admettre la diplomatie.

Par contre, il était très net devant le « non » nécessaire : « Ne les contredites qu'en ce qui leur est contraire ; car en cela c'est une cruauté de leur accorder ce qu'ils demandent » ⁽⁴¹⁾.

« ...Tout en témoignant du regret de ne pouvoir les satisfaire », corrigeait Louise de Marillac qui désirait surtout que l'on détournât doucement et charitablement le malade d'un désir nuisible.

Les Sœurs avaient besoin de courage pour rester fermes et justes sans dureté car la brusquerie est, chez beaucoup, une menace de capitulation. Il leur fallait l'art d'imposer un ordre, un refus, à des volontés moins résistantes peut-être, mais bien plus à des sensibilités en éveil ; et cela sans créer animosité ou rancune, sans y mettre aigreur ou impatience. Le vieux dicton de « *La main de fer dans un gant de velours* » semble fait pour les malades :

(40) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 679.

(41) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 6.

qu'ils se soumettent à l'autorité et ne la voient pas :
« Un peu d'autorité, mais pas trop quand même »,
implore une petite malade de 1938.

Là encore, un cœur maternel seul peut avoir assez
d'adresse.

Parallèlement à ce côté, un peu sévère malgré sa
souplesse, de la tâche de ses infirmières, Saint Vin-
cent laissait le champ libre aux initiatives de ten-
dresse, aux attentions que la nature féminine trouve
en elle sans calcul, ni réflexion. S'il en cite quelques-
unes au cours de ses Entretiens, ou dans le Règle-
ment, c'est probablement plus pour tranquilliser des
consciences timorées ou timides que pour permettre
et limiter. Au prix d'un effort de pénétration, il leur
demandait de deviner, ennuis, désirs ; de prévenir :
voir la tasse hors de portée, l'oreiller qui glisse, le
mouchoir perdu, le couteau égaré des petits grands-
pères, la lumière qui fatigue, le soleil qui réjouit,
sentir le courant d'air. Une mère s'oublie facilement
pour mieux appartenir à ses enfants.

Il considérait la sécheresse comme une entrave à
l'œuvre des Filles : celle qui n'aime pas n'est pas
aimée et ne peut ni toucher ni apaiser : « Cette
Fille, leur disait-il, qui n'a point de charité dans le
cœur ne parle que du bout des lèvres ; ce qu'elle dit
n'a point de force parce que ce n'est que de la langue
et point du cœur » ⁽⁴²⁾.

Le bon M. Vincent, si accessible à la pitié, savait

(42) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 334.

quel bien peut faire un mot tendre dit au malade qui souffre loin des siens. Les Sœurs devaient les remplacer, renoncer aux appellations froides ou lointaines, pire encore, numériques ; dire « mon enfant ! mon frère ! ma sœur ! » ⁽⁴³⁾ ; tisser autour de lui la trame familiale. Il n'était pas trop de toute leur délicatesse maternelle pour démêler la plainte de l'impatience et donner au malade le soulagement d'être compris. « Car la plainte n'est pas une impatience » ⁽⁴⁴⁾.

Mais le malade est plus exigeant encore ; il sent et apprécie la bonté, à condition qu'elle ne s'adresse pas seulement au « Pauvre Malade » mais bien à lui-même, au grand-père Pierre, à Marthe, à Jean. Une gâterie affectueuse, choisie pour lui, selon ses goûts, lui sera plus sensible que de grandes démonstrations.

De tout cela le texte d'Angers faisait une règle. Vincent de Paul voulait que les « *chers malades* » eussent plus que le strict nécessaire, un peu de ce superflu qui est leur bonheur s'il est donné dans l'intention de faire plaisir : « Quelques petites douceurs pour la bouche », douceurs encore à la collation que l'absence des dames de la charité ne devait pas supprimer : poires, pommes, confitures, rôtis au sucre. La raison d'être du geste résidant uniquement dans le service des malades, il n'aurait pas supporté que l'existence ou non d'une compagnie de dames le modifiât.

(43) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 334.

(44) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 63, conférence sur le service des malades.

Sa bonté tendre voulait même alléger l'ennui qui pèse à certaines heures sur une salle d'hôpital : les Sœurs, écrivait-il, « tâcheront de récréer les malades » ; on ne peut guère souhaiter un don plus complet de l'infirmière : après les soins, et tout le travail, distraire les malades. « Elles tâcheront » : combien y a-t-il de compréhensive pitié, d'indulgente compassion, dans ce mot qui doute.

Le grand malade était l'objet d'attentions multiples : consolations, aide morale, secours corporel. M. Vincent n'oubliait pas que le fiévreux pendant d'interminables nuits, a soif et ne dort pas : « Elles donneront ordre qu'il y ait du vin et quelques petites douceurs pour subvenir aux besoins des plus malades ».

La grande épreuve de la mort était entourée d'une sollicitude plus vive encore. L'inquiétude de Mlle Le Gras se montre et s'exprime sévèrement dans une lettre aux Sœurs de Nantes : « L'on m'a dit que depuis peu, il était mort une fille sans assistance, et que cela était arrivé à cause que plusieurs Sœurs étaient par la ville » (45). L'assistance au mourant représentait un des grands devoirs des Sœurs infirmières. Rien ne nous la peindra mieux que cette lettre qu'envoyait à Saint Vincent une Sœur d'hôpital. Pour qui a vécu dans les salles, on sait quelle vérité exprime une lettre écrite en vingt fois peut-être, aux phrases hachées par les soins, imprégnées du souci du malade. « Monsieur, écrivait la Sœur..., je suis con-

(45) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 316.

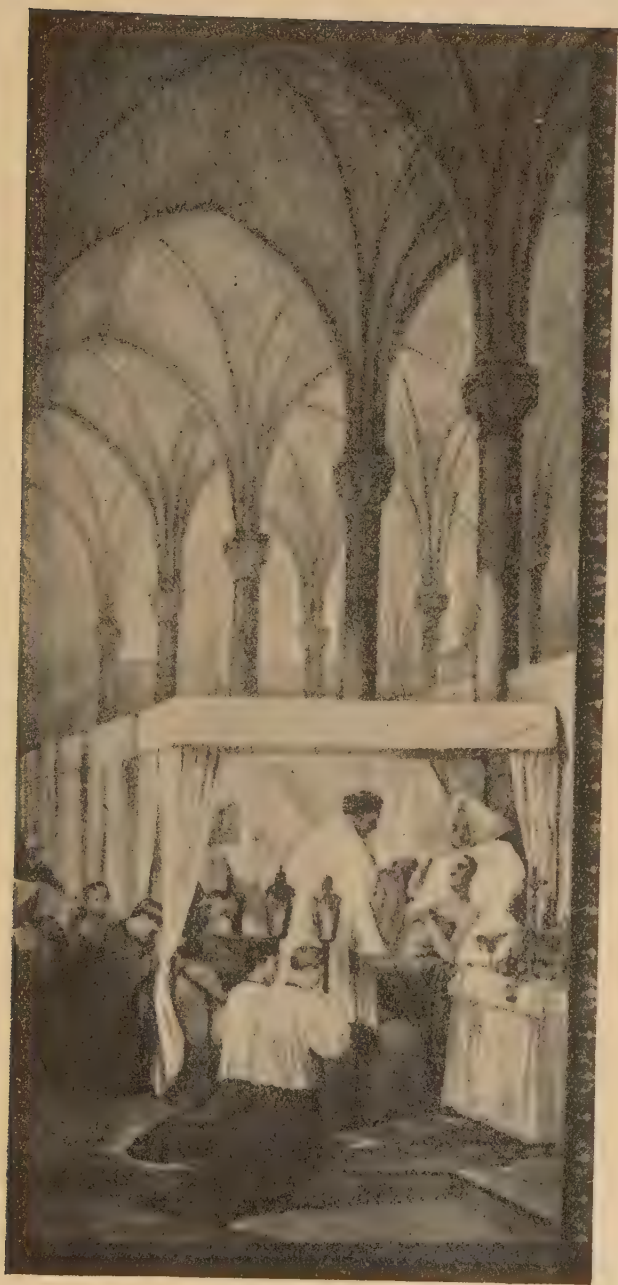


FIG. 5. — Fresque murale de la chapelle de l'hôpital actuel.
Le viatique, dans l'ancienne salle Saint-Jean, par J. Dauban.

trainte de vous tracer ce peu de lignes la nuit, en veillant nos malades, n'ayant aucune relâche le jour ; et en vous écrivant, il faut que j'exhorte deux moribonds. Je vais tantôt à l'un lui dire — Mon ami, élevez votre cœur à Dieu, demandez-lui miséricorde. — Cela fait je reviens écrire une ou deux lignes, et puis je cours à l'autre lui crier : — Jésus, Maria. Mon Dieu j'espère en vous. — Puis je retourne encore à ma lettre ; et ainsi je vais et viens, et je vous écris à diverses reprises, et ayant l'esprit tout divisé » ⁽⁴⁶⁾. Les « avis » s'étendaient sur les soins aux agonisants : donner quelques cuillerées de vin, quelques gouttes de sirop ou autre chose liquide ; donner fort peu, doucement et rarement ; ne pas s'éloigner.

Le mort devait être enseveli avec la piété et le respect que lui aurait témoigné sa famille.

Le malade absorbait ainsi minute par minute la vie des Sœurs. « L'office » ne signifiait plus : récitation des Heures, mais : marche d'un service.

L'aspect de l'infirmière, maîtresse de service, avait été également examiné par M. Vincent sous un angle où, cette fois, l'essentiel était elle-même et non plus ses rapports avec les pauvres.

Femme : il lui fallait compter avec les méchants, les insolents ; car la charité n'est pas toujours payée de reconnaissance et de respect. Il lui fallait compter aussi avec son imagination et se garder des « atta-

(46) Cité par Mgr Baunard dans son ouvrage déjà noté : p. 346-347.

ches naturelles » incompatibles avec son rôle. Un malade convalescent retrouve vite une liberté d'attitudes accentuée encore par l'inactivité et le désir de parader un peu puisqu'il y a des spectateurs. Les raisons qui retenaient l'infirmière à son chevet n'existent plus ou presque. Si elle ne se départit pas de sa charité elle peut et doit augmenter sa réserve : « S'il arrivait que quelqu'un fût insolent il faudrait l'en reprendre d'une façon sévère, répondait M. Vincent aux questions des Sœurs de La Fère sur ce sujet, s'il y retournait, il faudrait le menacer de s'en plaindre. Comme aussi, il faut ne jamais s'approcher d'eux qu'autant qu'il est nécessaire pour leur bien, expédiant promptement le service que vous leur devez rendre » (47). La familiarité devient une faute et une erreur.

Enfin les Sœurs de Vincent de Paul étaient soignantes et soignantes de pauvres, dans un hôpital.

Comme telles, elles avaient une tâche matérielle à accomplir, un chef de service à suivre.

Le Règlement ne craignait pas de le préciser : aucune « vile fonction » n'est indigne des infirmières ; elles devaient être disposées à tout faire sans choix ni négligence. Le travail était distribué minutieusement et l'on trouve sur le même plan des besognes parfaitement terre à terre, d'autres plus flatteuses, mais à coup sûr d'égale importance pour le malade : « Elles videront les pots, bassins et bassinets à cra-

(47) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 204.

cher ». Saint Vincent ajoutait dans les avis aux Sœurs de Nantes : « Elles nettoieront les lieux souvent » ⁽⁴⁸⁾. Il ne s'agissait pas de dévouement mais strictement de la « profession » qui exige vraiment qu'une garde-malade soit prête à tout.

Vincent de Paul ne s'attardait pas sur l'explication des soins qui ne dépendaient que du médecin, mais il donnait à ses Filles un cadre dans lequel il y avait place pour tout.

Il n'énumérait pas les qualités essentielles de l'infirmière mais les leur faisait pratiquer. De même il entremêlait, suivant soigneusement le rythme de vie des malades, ce qui les touche directement avec le travail général de la salle.

L'organisation du travail est une condition que Louise de Marillac affirmait vitale et sans laquelle elle considérait comme impossible la marche d'une maison. Une de ses préoccupations semble avoir été la recherche d'un juste équilibre entre l'effort à fournir et l'importance du personnel. A propos d'Angers, assez tard, en 1650, c'est-à-dire à l'époque où l'hôpital s'améliorait nettement, elle écrivait à M. de Vaux : « Il est fort à craindre que les surchargeant d'affaires elles manquent à l'exactitude et à la propreté nécessaires dans les hôpitaux... Les malades seraient en très grand danger de souffrir beaucoup » ⁽⁴⁹⁾.

Ordre du temps, ordre des choses, ordre dans la tête se tiennent ; là fantaisie est l'ennemie de la mé-

(48) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 584.

(49) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 482.

thode, de l'esprit de suite, de la ponctualité. L'agitation, le bruit, les gestes inutiles sont autant de fatigues supplémentaires pour les malades, autant de fatigues stériles, de minutes perdues pour l'infirmière. Or, à l'hôpital, les détails succèdent aux détails. Les Sœurs, pour y faire face, ne devaient pas se fier uniquement à leur Règlement mais s'ingénier à résoudre le problème de chaque jour avec un bon sens pratique et simplificateur : « Oh ! mes Filles, leur disait Saint Vincent, il faut être bien exactes à employer le temps dont Dieu nous demandera un compte très étroit », il y a un à-propos du travail comme il y a un à-propos des paroles. C'était imposer aux Sœurs un effort constant ; et une habile distribution des heures ne pouvait suppléer à l'énergie qu'il leur fallait pour voir tout dans les salles, ne pas manquer à leur devoir, diriger et stimuler leurs aides, se surveiller elles-mêmes. On peut bien parler aussi d'ordre dans les émotions : il est si important de garder son calme devant un cas particulièrement pitoyable, impressionnant, ou inattendu.

Mlle Le Gras entraînait davantage dans la description de ces détails. Elle connaissait évidemment mieux les questions pratiques que M. Vincent. Puis, elle avait coutume, autant que faire se pouvait, de partir avec ses Sœurs pour les installer ; de les visiter et de mettre la main à la pâte.

Elle insistait dans de nombreuses lettres sur le ménage, l'entretien des salles, la propreté des malades par réaction contre ce qu'elle avait dû voir dans

les hôpitaux de Paris, et par crainte que les Sœurs fussent entraînées peu à peu vers une semblable incurie. Toutes les minuties de la toilette de l'entrant étaient d'elle. Elle avait même des soucis délicieux de prévenance respectueuse : « Avez-vous, demandait-elle à Sœur Elisabeth Martin partie pour Nantes, vos serviettes aux lits de vos malades ? Les tenez-vous bien proprement ? » ⁽⁵⁰⁾. Phrase qui peut sembler pittoresque mais qui révèle une délicatesse singulièrement développée pour des nouvelles infirmières, et laisse comprendre en même temps la correction de leur tenue personnelle. D'elle encore le récit de l'arrivée à l'Hôpital de Nantes : « Dès le lendemain toutes nos Sœurs se mirent à travailler avec grand zèle et affection à nettoyer et à ranger la salle des femmes qui était dans le plus mauvais ordre... » ⁽⁵¹⁾. Elle voulait autour des malades une atmosphère de propreté, de la clarté, un ordre reposant.

L'exactitude était ainsi un repos pour le malade, pour l'infirmière une tranquillité d'esprit. Les repas semblent à première vue envahir les lignes du règlement. Quantité, qualité, heures étaient soigneusement notées.

C'était suivre et satisfaire les désirs des malades qui y attachent un intérêt primordial. Les repas coupent la journée, changent alors que tout le reste est immuable ; ils égaient plus encore qu'ils ne rassa-

(50) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 273.

(51) *Op. cit.*, p. 267.

sient et donnent des forces. « La Sœur... sera exacte à observer les temps et heures où il faut donner des remèdes et la nourriture » ⁽⁵²⁾. Saint Vincent insistait aussi : « Prenez donc garde, mes Sœurs, de ne point faire souffrir les malades, faute de leur apporter de bonne heure leur nourriture. Cela est bien important » ⁽⁵³⁾.

Il accordait une importance égale à l'exactitude dans les traitements.

A ce propos, une phrase du Règlement est une description autant qu'un ordre. Il a sûrement vu, avant de donner à faire. « A quatre heures, elles donneront les lavements », puis, s'il ne spécifie pas qu'il est inutile de remuer dix fois un malade, il enchaîne les gestes et crée l'habitude : « ...Elles changeront les draps..., raccommoderont un peu les lits des malades sans qu'ils se lèvent ». D'un autre côté, on peut remarquer que le langage moderne dit encore : « Faire un change » ; et que le lit à refaire sans lever le malade est une question d'examen, épreuve d'adresse et de tact pour laquelle deux années d'école ne sont pas de trop. Si le moyen-âge ne répond plus aux acquisitions actuelles, celles-ci par contre suivent pas à pas Vincent de Paul. En quelques années on passe de la religieuse à la Sœur-Infirmière qui ne néglige rien pour voir renaître « la santé du corps » ⁽⁵⁴⁾.

Mais Saint Vincent était trop psychologue pour cou-

(52) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 325.

(53) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 671.

(54) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 119.

ler sa pensée en un moule rigide. Louise de Marillac, formée à son école et servie par une expérience personnelle déjà ancienne, recommandait à ses Filles l'adaptation sous toutes ses formes. Elle allait au devant des caprices des « vrais débilés » dont l'appétit a besoin d'être excité, mais ne se laissait pas tromper par les « imaginaires ». Un entretien avec un administrateur de Nantes passant pas Paris, eut la lettre suivante pour conclusion : « Il m'a parlé de l'assaisonnement de votre pot ; je crois que vous ne devez pas faire de difficultés de mettre un peu de clous de girofles dedans, puisque c'est la coutume du pays, comme aussi ma sœur, de faire des consommés pour les plus grièfs malades qui en ont besoin... et de prendre peine de faire de petits ragoûts et assaisonnements pour les valétudinaires. Cela n'en coûte pas davantage et ils en sont plus fortifiés : il faut quelquefois très peu de chose pour contenter les plus difficiles » ⁽⁵⁵⁾.

En France la question des « distributions » est un art ; et la plupart des malades désirent recevoir du pain et du vin. Les Sœurs-Infirmières du xvii^e siècle tenaient déjà compte de la température, de l'état, du régime. Elles apprirent, à leurs dépens sans doute, à refuser adroitement sans exciter les jalousies, danger des salles communes, sans froisser. Un conseil pouvait dans ce cas éviter la surprise mais restait incapable de remplacer l'habitude. Il était donné pourtant, avec sagesse, incitant à la prudence mais

(55) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 423.

aussi à la fermeté. La prescription du médecin était toujours suivie à la lettre par le malade, mais seule l'infirmière devait en connaître et sentir le caractère absolu.

Les Sœurs ajoutaient à leur charge de soignantes celle de servantes des pauvres, et auxiliaires d'une administration érigée pour eux.

D'après un témoignage de Louise de Marillac, relatant l'entrée des Sœurs à l'Hôpital de Nantes calqué sur Angers, les Pères des Pauvres donnaient l'utile sans lésinerie ; mais les établissements de ce genre étant destinés au soulagement du plus grand nombre possible, ils ne pouvaient autoriser le gaspillage et l'exagération.

« L'on nous donna, raconte-t-elle, la liberté de demander tout ce que nous voudrions pour l'accommodement des malades, ce que nous fîmes sans superfluité ni accommodation de gentillesse, pensant que, comme pauvres, c'était assez d'avoir le nécessaire et la propreté, et non pas y rechercher nos satisfactions et louanges d'accommodation superflue ; sachant aussi que MM. les Pères des hôpitaux aiment le ménage, quoique Dieu merci ils ne veulent rien plaindre pour les besoins » ⁽⁵⁶⁾. Pas de « charité mal ordonnée surtout faite sans obéissance » ⁽⁵⁷⁾, disait Saint Vincent dans les Entretiens. De son côté, Mlle Le Gras multipliait les recommandations, écrivait

(56) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 267.

(57) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 338.

pour les Sœurs d'Arras : « Elles ménageront le bien qu'elles auront en maniement » ⁽⁵⁸⁾ ; ou pour l'Hôpital Saint-René de Nantes : « Au nom de Dieu, ménagez le bien des pauvres le mieux que vous pourrez, et prenez garde que nos Sœurs s'y appliquent avec affection » ⁽⁵⁹⁾. Il n'était pas question d'argent, mais plutôt de matériel : remèdes, pain, objets de pansement, draps, chemises et vêtements pour les malades ; et, à l'occasion, lumière, chauffage. « Si on veut les charger de l'administration du temporel des pauvres, elles s'en excuseront... » ; pourtant « si elles étaient obligées de faire quelques menues dépenses il faudra que la Sœur-Servante mette par écrit l'argent qu'elle recevra..., qu'elle marque exactement le tout dans la dépense, afin d'en rendre compte » ⁽⁶⁰⁾.

A plus forte raison leur était-il fait une règle d'être scrupuleusement économes pour elles-mêmes. Le régime des pauvres devait suffire, c'était un moyen de leur réserver davantage et de se rapprocher d'eux.

La directrice allait plus loin encore ; elle voulait que l'on fit « un potage à part pour les Sœurs n'étant pas raisonnable qu'elles mangent de celui des malades, si ce n'est quand elles sont malades aussi » ⁽⁶¹⁾.

Dès 1640, leur fondateur avait prévu et prévenu les abus et les critiques. Il déclarait dans une lettre que « partout l'on se plaint qu'elles prennent ce qui est

(58) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 313.

(59) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 411.

(60) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 314.

(61) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 419.

destiné pour les malades. Il est nécessaire de faire une règle qu'elles ne pourront sous quelque prétexte que ce soit, manger ce qui est destiné aux pauvres »⁽⁶²⁾. Au début, en effet, la bourse des Sœurs n'était pas absolument séparée du bien des pauvres ; des maladresses chez elles, des médisances à l'extérieur, pouvaient atteindre les œuvres et faire un mal considérable. On s'explique donc facilement une mesure, qui, répondant à leur vocation spéciale, était aussi un acte de prudence.

Les administrations confiaient aux Sœurs l'entretien complet de la maison ; leur travail devenait ainsi une double obligation de service auprès des malades, d'honnêteté envers l'hôpital.

Les comptes de l'Hôpital Saint-Jean d'Angers, après 1640, prouvent que les Sœurs firent attentivement leur devoir ; d'année en année le nombre des journées de malades alla augmentant. La mairie leur rendit hommage à ce sujet, et s'il y eut encore de nombreuses et graves difficultés, ce fut la conséquence de fautes financières.

Les Sœurs qui semblaient agir librement auprès des malades étaient cependant les aides dociles des médecins. Nous avons déjà vu le pouvoir des médecins s'exercer lors de l'entrée et de la sortie des malades. Conférences, règles, lettres, avis, tout rappelle aux Sœurs leurs devoirs envers les chefs de service. L'acte médical disparaît tellement dans le fouillis

(62) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 91.

hospitalier des siècles précédant la réforme de Saint Vincent, que les nouvelles infirmières sans pouvoir en changer la nature et la valeur scientifique durent chez elles, par leur attitude, lui redonner un certain lustre. Vincent de Paul et Louise de Marillac répétaient sans se lasser de « porter grand respect », « grand honneur » à MM. les Médecins ; « d'obéir en tous points et prendre garde de manquer à pas une de leurs ordonnances ».

Honneur : parce qu'ils étaient les chefs ; respect : « non seulement parce qu'ils sont plus que vous, disait Saint Vincent, et qu'ils sont plus savants, mais parce que Dieu vous le commande, et cela en la Sainte Ecriture où il y a un passage exprès qui dit — honorez les médecins pour la nécessité »⁽⁶³⁾. La raison est amusante, mais parfaitement à sa place étant donné l'auditoire auquel elle s'adressait.

Saint Vincent veillait à ce que l'affabilité fréquente du médecin pour son infirmière ne vînt rien modifier dans leurs relations : « Pourquoi, vous autres, sous ombre qu'ils vous sont familiers, qu'ils vous parlent librement, ne leur porteriez-vous pas l'honneur et le respect que vous devez ? O mes Filles, prenez-y bien garde, je vous supplie »⁽⁶⁴⁾. Elles ne devaient pas non plus se départir de leur coutumière réserve, dès que le service était bien organisé ; ce qui, d'ailleurs, ne plaisait pas toujours ; témoin cette lettre à l'Abbé de Vaux : « Je m'étonne que le

(63) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 118.

(64) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 118.

médecin se plaigne que les Filles ne se rendent pas proches de lui, lors des visites, puisque c'est l'office de M. Nabulo, lequel n'y manque pas, je crois, et qui est assez soigneux d'avertir nos Sœurs de la nécessité des malades, je vous supplie très humblement, prendre la peine de leur ordonner tout ce que vous jugerez nécessaire » ⁽⁶⁵⁾. M. Nabulo était vraisemblablement un prédécesseur des internes actuels. La lettre prouve aussi que Louise de Marillac, sans parti pris, faisait passer avant ses désirs, le bien d'un service. Déférente, elle ne demandait pas mieux que de laisser ses Filles se soumettre à une habitude ou à une méthode.

L'obéissance enseignée ne devait pourtant pas être irraisonnée ni machinale. Elle était absolue mais selon l'esprit, et dans le domaine médical seul: « Obéir... mais cela s'entend en ce qui regarde leur office... au médecin comme au médecin » ⁽⁶⁶⁾. « Obéir... à chacun suivant ses charges » ⁽⁶⁷⁾, disait Mlle Le Gras en d'autres termes, mais avec un sens identique. Le pouvoir des médecins se trouvait ainsi automatiquement limité et le danger de les voir s'égarer sur des terrains étrangers, à peu près écarté.

Malades et thérapeutique leur appartenaient. De ce côté, les Sœurs s'en remettaient uniquement à leurs décisions et jamais: « N'entreprenaient de nourrir, ni de médicamenter aucun malade, contre

(65) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 56.

(66) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 388.

(67) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 313.

la volonté des personnes dont elles dépendaient, ni contre l'ordre qui leur avait été donné » ⁽⁶⁸⁾.

Saint Vincent n'admettait, chez ses infirmières, aucune critique, aucune parole malveillante ; qu'elles cherchent à comprendre, mais qu'elles ne discutent pas. Ses propres écrits diront mieux sa pensée que des commentaires. Citations à valeur réelle, toutes prises dans les Conférences, elles représentent la base de l'enseignement de Vincent de Paul. Sa perspicacité pleine de finesse et de bon sens reste si vivante que ses phrases ne seraient pas déplacées dans un article moderne : « Il ne faut pas trouver à redire à leurs ordonnances, disait-il, ni faire vos médecines d'autre composition ; mettre ponctuellement ce qu'ils vous disent tant pour la dose que pour les drogues. Quelquefois, il y va de la vie des personnes!... et quoique qu'il vous semble que quelquefois un ne fera pas si bien qu'un autre, gardez-vous bien de les mésestimer, car c'est l'ignorance qui vous empêche de connaître pourquoi les médecins observent diverses méthodes pour traiter les malades, qui, néanmoins, ont de pareils effets » ⁽⁶⁹⁾.

Mais une obéissance aveugle et sans discernement serait plus nuisible qu'autre chose. L'infirmière a le devoir d'être une collaboratrice intelligente et non un instrument. Sa capacité professionnelle aidant, elle doit chercher à saisir les intentions et le but de son chef. Lui absent, c'est elle qui reste chargée du ma-

(68) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 338.

(69) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 118.

lade. Connaissant la prescription, l'observation du malade lui incombe ; ses renseignements, s'ils savent être précis, complets, exacts, seront le complément précieux de l'examen. Dans la journée elle est juge de l'état d'un malade. Elle engagerait gravement sa responsabilité aussi bien en n'obéissant pas, qu'en le faisant sans jugement. « La Sœur-Infirmière sera fort exacte à remarquer tous les changements et accidents qui arrivent aux malades pour en avertir » ⁽⁷⁰⁾, trouve-t-on dans les « avis » de Louise de Marillac.

Saint Vincent s'explique de même, mais avec une telle insistance, et pendant tant de temps, que l'on comprend l'importance attachée à ses conseils. En 1657 : dans une conférence sur l'obéissance, il disait : « Oui, il faut faire exactement les ordonnances. — Mais Monsieur, s'il m'ordonne de saigner une personne qui s'en va mourir ? — Ma Sœur, il faut lui obéir. Et dans ce cas, si vous voyez qu'il est arrivé du changement à la maladie depuis que le médecin a ordonné cette saignée ou ce remède, vous devez faire en sorte de l'en avertir ; car à moins de cela il faut faire, mes Sœurs, ce que le médecin a ordonné, n'était qu'il fût arrivé comme j'ai dit, quelque grand accident, comme lorsque le malade tombe en syncope ; alors on peut faire dire au médecin ce qu'il faut faire. Mais hors cela, il ne faut jamais faire autrement que le médecin a ordonné » ⁽⁷¹⁾. Il exige une soumission totale, imprègne de cette notion l'es-

(70) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 327.

(71) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 388.

prit de ses Filles ; leur défend l'initiative, mais les arme d'une judicieuse prudence, qui est encore aux yeux du médecin une manifestation d'obéissance.

Deux ans après, en 1659, parlant du service des malades, il revient sur le même sujet. Obéir, sauf : « Si quelque grande nécessité l'obligeait d'en user autrement comme si un malade était trop empiré, ou dans le grand frisson, ou en sueur, ou semblable empêchement... Faire tout ce que MM. les Médecins ordonnent, parce que s'il arrivait quelque'inconvénient à un malade vous en seriez responsables, si ce n'est comme nous avons dit qu'il fût survenu quelque'empêchement notable comme ces trois-ci que je recommande... » ⁽⁷²⁾. Et de nouveau il répète, patient, avec la volonté de former solidement et d'être compris.

Il avait pour ses Filles un dernier dessein : « Celui de votre perfection, car mes Filles, à quoi vous servirait-il de gagner toutes les âmes à Dieu si vous perdiez la vôtre ? » ⁽⁷³⁾. La perfection de l'infirmière marchait de pair avec la montée de l'âme puisque donnée au malade elle appartenait à Dieu.

(72) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 672-673.

(73) P. Coste, *op. cit.*, t. IX, p. 22.

L'INFIRMIERE A L'HOPITAL

L'Hôpital Saint-Jean était déjà une organisation trop vaste pour que chaque service pût, sans troubler l'ordre général, fonctionner indépendamment des autres. L'hospitalière est un rouage conscient et intelligent qui doit se fondre dans l'ensemble de la maison. En bénéficieront les malades et l'hôpital lui-même.

Saint Vincent de Paul, prévoyant que seule l'unité d'action pourrait assurer un travail fructueux, avait succinctement mais clairement réglé les rapports de ses infirmières : rapports avec ceux dont elles dépendraient, avec les services généraux, avec les externes. Il laissait à la prudence de chaque Supérieure le soin d'agir suivant les circonstances.

Cependant, la vie intérieure de la maison et sa vie officielle se trouvent encore soit dans ses conférences, soit dans les « *avis* » de Louise de Marillac. Unité, cordialité, en faisaient le fond : « Nous devons obéir aux personnes qui ont droit de nous commander comme si c'était Dieu même qui nous commandât » (1), écrivait Mlle Le Gras dans ses notes

(1) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 87.

personnelles. Et c'était le grand principe de l'hôpital.

La Sœur-Servante centralisait les actions de ses Sœurs.

« Une Fille de la charité, disait Saint Vincent aux Sœurs partant pour Nantes, doit être prête à faire ou ne pas faire ce que la Sœur-Servante lui commande ou lui défend » ⁽²⁾. Au courant de tout dans la maison, elle était l'intermédiaire obligatoire des Sœurs dans toutes leurs démarches. L'infini des réclamations, des essais, des décisions passe par elle ; comme pèse aussi sur elle la responsabilité de l'ordre établi. Dans une lettre aux Sœurs d'Angers, Louise de Marillac écrivait : « Que tout ce qui se fait à l'hôpital soit connu de la Sœur-Servante ; et qu'il n'y ait qu'elle qui en rende compte à toutes sortes de personnes, après avoir appris de vous l'état des choses que vous avez en charge. Si cette pratique est toujours en usage, vous pouvez être assurées que tout ira bien » ⁽³⁾.

L'abondante correspondance échangée entre Elisabeth Martin, Cécile-Agnès Angiboust, premières Supérieures d'Angers, et la fondatrice, les montre aux prises avec de multiples difficultés devant lesquelles les secours et les conseils de Paris n'étaient pas superflus. Il était de leur rôle d'éclaircir le moindre point d'interrogation des Sœurs : « Quand quelque chose leur sera proposé qu'elles douteront ne devoir pas faire, qu'elles diffèrent tant qu'elles pourront

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 660.

(3) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*.

pour avoir le temps d'en prendre avis de leur Supérieure » (4). Tout dépendait d'elle et il le fallait : « Je dis la Sœur-Servante, reprend M. Vincent qui semble commenter la parole de Louise de Marillac, parce qu'il ne faut pas écouter ce qu'une autre Sœur dit quand ses conseils tendent à une autre fin. Car si on voulait écouter tout le monde l'on ne ferait rien qui vaille » (5). Le titre de *Servante* n'était pas un vain mot.

Pourtant il n'écartait pas systématiquement le concours de plusieurs pour résoudre un même problème. Malgré sa confiance en les Sœurs placées en tête des maisons, il ne pouvait les mettre en demeure d'assumer sans aide une tâche si considérable. Elles n'étaient ni infaillibles ni omnipotentes, et Angers était le premier hôpital des Filles, donc, œuvre neuve, et pas d'expérience antérieure soit personnelle, soit chez les autres. Paris restait à dix jours de voyage et souvent les cas étaient pressants, les avis sont toujours bons à écouter pourvu que l'esprit de discipline prévaille ensuite, et sans acrimonie, bien au contraire, avec cordialité. « Ce n'est pas qu'il faille mépriser les avis de nos Sœurs ; oh ! non, mais celles qui les donneront doivent avoir une égale indifférence qu'on les suive ou ne les suive pas » (6).

Les affaires d'Angers furent d'ailleurs grandement facilitées par la présence de l'Abbé de Vaux.

(4) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 311.

(5) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 660.

(6) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 660.

Dans un service même il fallait une tête ; les Sœurs le sentirent dès le début car racontait l'une d'elles : « Il y a quelquefois des pauvres si importuns que quand une Sœur leur a refusé une chose, ils la redemandent à une autre ; et quand la dernière la leur accorde, ils la louent, trouvent bien tout ce qu'elle fait, et quand les autres feraient le mieux du monde cela ne vaut rien à leurs yeux »⁽⁷⁾. D'où naissent querelles, jalousie, service déséquilibré. Une direction unique est un remède nécessaire mais suffisant.

Les rapports avec les services hospitaliers voisins étaient de simples questions de bonne entente ; les rapports avec les services généraux, cuisine et pharmacie surtout méritaient attention. Louise de Marillac, dans ses avis, recommandait aux Sœurs cuisinières la ponctualité plus nécessaire encore, pensait-elle, que la quantité de viande. C'est cela « qui peut rendre les bouillons agréables aux malades »⁽⁸⁾ plutôt que la rareté de la recette. Pourtant elle tenait parfaitement compte de la qualité et la Sœur préparant les potages : « Devait en mettre à chauffer justement que ce qui est nécessaire pour chaque heure à la fois, parce que le bouillon se ressale autant de fois qu'on le fait réchauffer ». L'ordre évitait encore les tiraillements et les mécontentements.

Le rôle de « l'apothicairesse » est spécialement délicat. Tout le monde a recours à elle et à toute heure du jour. L'apothicairesse devait être, disait Louise

(7) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 6.

(8) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 323.

de Marillac, « prudente, fort soigneuse et charitable ». Il lui fallait aussi probablement un esprit méthodique, une patience à toute épreuve, et la compréhension de l'impatience des autres : Attendre quand le remède qui va soulager est là tout près, dans un tiroir, n'est pas facile. En somme l'imprévu des autres constitue en partie son prévu, à elle. Une conversation de Saint Vincent avec les Sœurs parlant pour Sedan rappelle les ennuis de Châlons à ce sujet. Les unes demandaient probablement trop et ne respectaient pas assez le domaine de la pharmacie ; l'autre devait trop refuser ou trop laisser désirer, « de là, quelquefois de grands désordres... Tout ce que les Sœurs pouvaient attraper dans l'apothicairerie elles le donnaient aux malades »⁽⁹⁾. Les rapports sont faits plus de doigté que de science.

Buanderie et lingerie recevaient aussi une directrice. Pour la première : triage soigné ne bouleversant pas la réserve de chaque service, et régularité. Pour la seconde : ordre par-dessus tout : « Avant que ma Sœur Jeanne eut soin du linge à Châlons, nous en perdions beaucoup, et du jour où elle en eut la clef, quelques-unes en avait peine à cause qu'il la fallait chercher pour avoir du linge quand il était besoin »⁽¹⁰⁾. Mais M. Vincent préfère un léger retard à la perte du linge.

Les relations administratives avaient une importance majeure. Les « Pères » pouvaient à leur gré

(9) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 6.

(10) P. Coste, *op. cit.*, t. X, p. 6.

paralyser l'action des Sœurs ou l'aider; d'autre part, ils avaient passé traité avec M. Vincent et étaient maîtres de la maison, double titre pour les Sœurs : « Elles rendront honneur et obéissance en ce qui regarde le service des pauvres à MM. les Administrateurs des hôpitaux où elles seront établies » ⁽¹¹⁾. Elles ne devaient jamais « outre-passer leurs volontés ». Ils avaient le droit de vérifier, réprimander ; le respect arrêta chez la Sœur toute discussion publique mais Louise de Marillac écrivait à Sœur Turgis alors à l'hôpital Saint-Jean et l'engageait à se justifier en toute sincérité si besoin était : « Si quelquefois vous pensez ne point avoir failli ou que quelques-uns de ces Messieurs vous reprennent trop rudement à votre gré et que vous pensiez que cela vous discrédite auprès des malades, humiliez-vous en souffrant patiemment et après, en particulier, dites-leur vos raisons et suppliez-les de vous avertir de vos fautes » ⁽¹²⁾.

La Sœur devait donc avoir le tact de sauvegarder à la fois son obéissance envers les « Pères des Pauvres » et son autorité auprès des malades. Les Administrateurs étaient collaborateurs et maîtres des Sœurs hospitalières.

Le règlement d'Angers donne un aperçu de la tenue générale de la maison confirmé par le texte du traité lui-même :

(11) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 391.

(12) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, n° 105.

« Elles obéiront à leur Supérieur de cette ville de Paris pour la discipliné et conduite intérieure, et à MM. les Administrateurs pour l'extérieur qui regarde leurs règlements de l'hôpital pour l'assistance des pauvres, et à la Supérieure d'entre elles pour l'exécution des dits règlements et généralement en tout ce qu'elle ordonnera ; leur obéissance sera prompte, gaie, entière, constante, persévérante, en toutes choses et avec soumission de leur propre jugement et de leur volonté estimant toujours que ce qui est ordonné est le meilleur...

« Elles vivront en grande bonté, douceur et cordialité les unes avec les autres, s'étudiant à être fort humbles vers un chacun et fort respectueuses et obéissantes envers MM. les Administrateurs. »

Les rapports avec les externes étaient réduits au minimum. Le personnel bien traité « contenté autant de paroles que d'effets » ⁽¹³⁾ était peu nombreux à cette époque. Comme à tous, elles lui devaient l'exemple, l'entraînant au travail et au bien par la charité. Mlle Le Gras elle-même se faisait un devoir d'observer une attitude extrêmement affable : « Je vous prie, disait-elle dans une lettre, de saluer toutes les bonnes filles vos anciennes de ma part et continuer de traiter toujours avec elles avec respect, support et condescendance » ⁽¹⁴⁾. Elle acceptait parmi ses Filles la présence de personnes désirant servir les pauvres, mais écartait celles qui ne voyaient là qu'un

(13) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 1087, n° 200 bis.

(14) *Op. cit.*, p. 1086, n° 195 bis.

métier. En tout cas, ce demi-enseignement ne portait jamais sur des prescriptions pouvant être dangereuses : telle que saignée ; de façon à ne pas avoir à se reprocher ensuite des initiatives intempestives ⁽¹⁵⁾.

Quant aux visites, elles représentaient un danger de bavardage ou de paroles imprudentes : « C'est là, est-il écrit dans les avis, qu'il faut une grande prudence et charité. La prudence, pour ne s'arrêter qu'aux choses importantes et pas à quantité de petites vétilles qui ne méritent pas d'être dites... Ce qu'elles penseront être obligées de dire, le dire avec le plus de douceur qui se pourra, ce qui paraît mal ne l'étant souvent qu'à l'égard de nos sentiments et opinions » ⁽¹⁶⁾. Modération, retenue et respect du malade : d'où naquit le secret professionnel.

Quelques lignes de Louise de Marillac, adressées à Sœur Madeleine, Supérieure de l'Hôpital Saint-Jean, en 1645, résument la vie des nouvelles infirmières : « Je vous recommande et à toutes nos Sœurs, la chère cordialité et le support tant nécessaire pour être dans l'union de vraies filles de la charité, la douceur et sainte affection à vos pauvres malades, la modestie et retenue en toutes vos actions, et l'obéissance à MM. les Administrateurs » ⁽¹⁷⁾.

(15) Voir *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 312.

(16) *Vie de Mlle Le Gras*, t. II, p. 306.

(17) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 183.

LES CREATIONS DE M. VINCENT

Si l'enseignement de Vincent de Paul fait de lui un Maître, la mise sur pied de ses fondations le révèle réalisateur de premier ordre.

Ce n'est pas le sujet, ici, de retracer l'histoire des quatorze hôpitaux ⁽¹⁾ existant au moment de sa mort, c'est-à-dire en 1660. Cependant, un choix de quelques lettres, volontairement limité aux toutes premières années de l'Hôpital Saint-Jean, le montre homme d'affaires précis et sage, tout comme il est dans ses Conférences, directeur psychologue et averti.

Il voulait une œuvre efficace et durable mais restait sans idée préconçue et sans entêtement. Prêt à renoncer s'il croyait ne pas être dans le « chemin voulu par la Providence », il gardait, une liberté et une tranquillité d'esprit parfaites.

Il était, d'autre part, admirablement bien servi par ses origines paysannes dont il avait conservé la volonté, la prudence et la patience. Intelligent, instruit, riche d'expériences, il pouvait entreprendre beau-

(1) Angers, 1639; Saint-Denis, 1645; Le Mans, 1646; Nantes, 1646; Fontainebleau, 1655; Montreuil-sur-Mer, 1647; Chantilly, 1647; Sedan, 1649; Bernay, 1649; Chateaudun, 1654; La Salpêtrière, 1658; Les Petites Maisons, 1658; La Fère, 1658; Narbonne, 1658.

coup. Sa charité et sa sainteté reconnues lui ouvraient toutes les portes.

La fondation d'Angers, lointaine et première de ce genre, réclama son attention de façon spéciale.

On pourrait presque dire qu'il y apporta une précision et un ordre de notaire, classant soigneusement les faits, et établissant un dossier. « J'ai pensé à propos, écrivait-il à Mlle Le Gras revenue à Paris, de faire copier et collectionner les papiers d'Angers ; cela sera fait dans deux jours ». Et aucun détail ne lui semblait, de prime abord, insignifiant, car il ajoute : « Je voudrais bien voir la lettre que vous écrit M. l'Abbé de Vaux » ⁽²⁾.

On retrouve dans son mode d'action un mélange inattendu de hardiesse et de lenteur voulue. Il examina sans se presser ce qu'on lui proposait ; et si l'influence de M. de Vaux, de Mme Goussault, l'incita à noter favorablement les appels d'Angers, elle ne dut pas peser irrévocablement sur sa décision finale. Mais il mit peu d'écart entre cette décision et son exécution.

Un mercredi matin, en fin de 1639, Louise de Marillac reçut, venant de Saint-Lazare, un billet : « J'ai été consolé de voir la lettre d'Angers et pense, qu'il ne faut pas différer à envoyer les Filles, quoique l'acte ne soit pas fait, » — et tout de suite, — « en tout cas l'on sera toujours sur ses pieds » ⁽³⁾.

Les Filles étaient parties, le travail commencé,

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 167.

(3) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 580.

mais Mlle Le Gras était sur place : « Au logis de M. l'Abbé de Vaux », comme le stipule la suscription de la lettre du 17 décembre 1639, et le traité à l'étude seulement : « Pour les articles, je pense que vous avez bien répondu et qu'il n'est pas besoin d'en faire encore ; nous verrons dans quelque temps pendant lequel l'on fera un essai du bon plaisir de Dieu. Vous ferez bien d'en parler de la sorte, ce me semble » (4).

C'était sa grande force d'agir au jour le jour et l'épreuve fructueuse pour tous, permit de juger du travail des Filles, et des dispositions des Pères des Pauvres. Il laissa ces derniers désirer et demander l'établissement officiel du traité, et à partir de ce moment, s'appliqua à sauvegarder le rôle des Sœurs et leur union avec Paris. Il trace très nette, la limite de l'autorité administrative : « Vu que ces Messieurs veulent traiter par écrit, vous le ferez *in nomine domini*, et ferez faire le traité à votre nom comme Directrice des Filles de la Charité servantes des pauvres malades des hôpitaux et des paroisses, sous le bon plaisir du Supérieur général de la Congrégation des Prêtres de la Mission, Directeur desdites Filles de la Charité. Et là où il est fait mention dans leur petit règlement qu'elles dépendront (*en ce qui n'est pas*) (5) de l'hôpital, des Supérieurs de Paris, vous pourrez exprimer ledit Supérieur » (6). Cette lettre

(4) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 609.

(5) P. Coste, « le manuscrit Saint Paul a évidemment omis quelques mots : ceux que nous ajoutons donnent un sens à la phrase », ce sens est absolument celui qui est repris par l'article du règlement.

(6) P. Coste, *op. cit.*, t. II, p. 1.

datée du 11 janvier 1640 est reprise, identique, le 17.

Un second et impérieux souci de M. Vincent était de maintenir chez ses Filles l'esprit de leur formation : « Vous ferez bien... de montrer leur petit règlement de vie à M. de Vaux et à tel autre qu'il jugera convenable ; et notamment de bien affermir les Filles dans la résolution de le bien garder, de suivre la direction en la manière qu'elle est touchée dans ledit règlement ; et vous leur inculquerez tant à ces Messieurs qu'à elles, l'importance de ne le pas changer » (7).

Les difficultés pourtant ne manquèrent pas. Les détails multiples d'une installation hospitalière, réformatrice d'erreurs passées, se perçoivent petit à petit. Il fallait couper court aux habitudes établies, en créer de nouvelles, mener de front l'adaptation à la maison et le service des Pauvres. Certaines questions soulevées à l'arrivée des Sœurs, furent résolues avec bon sens et charité par Louise de Marillac. Vincent de Paul, bien que restant très ferme, n'entendit jamais commencer une œuvre par un éclat, il préférerait des résultats solides dus à la patience, à une paix précaire obtenue par intransigence. Les instructions que recevait Mlle Le Gras étaient toujours empreintes de modération et conseillait plus l'à-propos que le coup d'état : « Il serait bien à souhaiter que les Filles fussent seules dans l'hôpital ; il est à craindre que la présence de cette demoiselle ne soit un sujet

(7) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 609.

d'embarras. L'on ne m'avait pas dit cela. Nous aurions stipulé autrement si je l'eusse su. Il sera pourtant fâcheux de la faire sortir en présence. Quel remède ? Votre prudence en usera selon qu'elle jugera pour le mieux » ⁽⁸⁾.

Il cédaït pourtant quelquefois par honnêteté scrupuleuse et respect de la parole donnée. Il ne se départit jamais de ce désintéressement. « Il faut accomplir pour Angers ce que vous avez promis ores que contre votre sentiment » ⁽⁹⁾, disait-il à sa collaboratrice.

L'Hôpital Saint-Jean ne fut pas exempt des frottements communs à tous les débuts. La mise au point demanda plusieurs années, et malgré une bonne entente générale, Mlle Le Gras dut se faire assez souvent l'arbitre entre les Sœurs et l'administration. Parfois difficile, la tâche demandait autant d'adresse à ménager les susceptibilités des « Maîtres », que d'équité.

Elle eut recours presque toujours à l'Abbé de Vaux, trouvant avec juste raison qu'une parole est moins brutale qu'un courrier.

« Notre Sœur Magdeleine me fait voir les fautes dont l'on les accuse, en sorte que je trouve très difficile qu'elles puissent faire mieux, pour y avoir trop de personnes à commander. Et c'est une des propositions que je fis à MM. les Maîtres que jamais ils n'auraient une entière satisfaction du service que nos

(8) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 605.

(9) P. Coste, *op. cit.*, t. II, p. 163.

Sœurs rendraient aux malades, s'ils ne se confient en elles pour cela ; car bien souvent l'un commande ce que l'autre défend...

N'y aurait-il pas moyen... que ce fût un seul qui ordonna des petites choses qui surviennent » ⁽¹⁰⁾.

En novembre 1645, elle écrivait encore : « Je m'étonne bien des plaintes de ces bons Messieurs... » ⁽¹¹⁾. Imaginative et naturellement soucieuse, elle cherchait à deviner et prévoir ; sans avoir en mains un argument solide, elle se laissait aller à son inquiétude que la simplicité de vue et l'esprit direct de M. Vincent ramenaient à de justes proportions. Deux lettres échangées en octobre ou novembre 1641 sont caractéristiques à ce sujet : « Je vous supplie très humblement, Monsieur, disait Louise de Marillac, de faire attention sur ce que M. l'Abbé de Vaux me mande de l'Etablissement de religieuses de Sainte-Geneviève » ⁽¹²⁾. Elle s'inquiète : Sœur Elisabeth n'est plus là pour soutenir les Sœurs, ne vait-on pas les faire Religieuses, ne faut-il pas se faire approuver par Mgr de Rueil ; et encore : « Prenez garde aussi, s'il vous plaît, qu'il n'y a plus que six Filles de service, la septième étant malade, et que ni ces Messieurs, ni les Filles n'en demandent point d'autre, ni même M. de Vaux » ⁽¹²⁾. M. Vincent répond par phrases courtes et numérotées, calmes et pleines de bon sens, bien faites pour apaiser :

(10) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 88.

(11) *Op. cit.*, p. 209.

(12) *Op. cit.*, p. 196.

« ...3°. Je pense qu'il n'est point nécessaire de rien faire pour l'Etablissement de Sainte-Geneviève. Il est pourtant à souhaiter que M. d'Angers agrée ces Filles si cela se peut d'aucunes » — « ...4° Ces bons Messieurs s'attendent au retour de notre Sœur Elisabeth sans doute » ⁽¹³⁾.

Pourtant l'hôpital ne marchait pas trop mal, et sa réputation s'étendit assez vite puisqu'en 1646, les Administrateurs de Nantes supplièrent M. Vincent de venir à leur aide. Ils avaient pris connaissance du traité angevin et le désiraient pour eux-mêmes.

« Monsieur, nous avons cru de notre devoir d'implorer en cette urgente nécessité votre bonté à nous procurer l'assurance de six de vos Filles de la Charité à gouverner les pauvres de notre hôpital, desquels les plaies et les maux sont autant de bouches qui exigent de votre pitié cette favorable assistance de ces Filles que nous recevrons selon leur règle et établissement d'Angers auxquels nous ne trouvons rien à ajouter quant à leur règle et façon de vivre » ⁽¹⁴⁾.

Le compliment ne pouvait être plus direct et les administrateurs d'Angers avaient dû encourager fortement ceux de Nantes. Il y eut, cependant, des échecs : celui du Mans ; et, en partie Nantes même commencé sous des auspices si pleines d'espoir.

Saint Vincent, prudent, attendit de pouvoir tirer

(13) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 198.

(14) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 591.

quelques conclusions favorables avant de solliciter pour l'ensemble de son œuvre une approbation officielle. L'acte de septembre 1645 soumis à Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, faisait mention des hôpitaux naissants, ce qui représentait pour eux et ceux de l'avenir la meilleure note que l'on pût souhaiter.

« Outre celles qui sont employées ès choses susdites en cette ville, il y en a encore qui le sont à l'hôpital d'Angers, à Richelieu, à Saint-Germain-en-Laye, à Scdan et depuis peu à l'Hôtel-Dieu de Saint-Denis-en-France, et en d'autres lieux de la campagne où elles font à peu près les mêmes exercices pour ce qui regarde le traitement des malades, la guérison des plaies..., le tout avec beaucoup de bénédiction par la miséricorde de Dieu » ⁽¹⁵⁾.

Les fondations se multiplièrent assez rapidement, toutes appuyées sur le règlement de Saint Jean.

Mais la maison d'Angers conserva une place de choix : les conférences en font mention ; on parle souvent des « *bonnes filles d'Angers* ». Les lettres de Louise de Marillac, fidèles et fréquentes, prouvent qu'à la vigilance s'ajoutait un peu de complaisante préférence. « Le nécessaire pour Angers, sera toujours préféré » ⁽¹⁶⁾.

(15) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 549.

(16) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 752.

ORIGINALITE ET PERENNITE DE LA DOCTRINE HOSPITALIERE DE SAINT VINCENT DE PAUL

La doctrine hospitalière de Saint Vincent de Paul peut paraître au premier examen le reflet de la vie quotidienne dans un hôpital moderne.

Cela est parfaitement exact, et constitue l'originalité même de cette doctrine et la preuve matérielle de sa pérennité.

On ne peut dire pourtant qu'il ait créé de toutes pièces. Plus qu'une imagination créatrice proprement dite, il possède une faculté d'adaptation qu'il sait mettre au service d'un bon sens pratique et patient.

Sa raison équilibrée, formée est l'assise stable de ses qualités d'observateur. Il prend dans ce qu'il connaît des notions qui lui semblent bonnes, les refont selon son but, leur en associe de nouvelles. Il va petitement et lentement du connu vers l'inconnu : il est réalisateur expérimental.

Sa charité désire le succès : il met sa tête au service de son cœur.

Quelques-unes de ces innovations tranchent nettement sur les coutumes de l'époque et furent à ce moment, pour lui, des conditions absolues d'existence.

D'abord le fait de ne pas présenter ses Filles sous

le vocable de « religieuses », et de n'établir dans leurs constitutions rien qui les assimile aux « régulières ». L'expérience tentée par Saint François de Sales pour associer l'idée « d'ordre » et l'idée de vie hors du cloître s'était terminée par un échec ; et la « Visitation » avait dû renoncer à ses œuvres auprès des malades.

C'était d'ailleurs une mesure générale s'appliquant autant aux « maisons de paroisse » qu'aux hôpitaux.

Pour ces derniers, deux points :

La séparation complète des services et de l'administration hospitalière. Les Sœurs ne s'occupaient que des malades, ne possédaient pas les maisons, n'en dépendaient même pas. Tout le temporel incombait aux villes ou aux Pères des Pauvres.

Deuxièmement : le règlement établi pour Angers, était conçu de façon à s'appliquer à tous les hôpitaux dont Vincent de Paul accepterait la charge, au contraire des Hôtel-Dieu d'alors. Ce qui le dégageait *ipso facto* des mesquineries locales et des petites idées rétrécies.

Les acquisitions pratiques valent aussi la peine d'être retenues. Lui-même estime, et le dit à ses Filles, que ses conceptions jettent sur l'assistance aux malades un jour spécial : « Les histoires ecclésiastiques et profanes ne disent point que l'on ait jamais fait ce que vous faites » (1).

Son opinion était justifiée par la pénurie habi-

(1) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 593.

tuelle des hôpitaux s'opposant à l'élan pris par ceux où travaillaient les Sœurs.

Il les avait formées infirmières, uniquement, données aux malades : « Gardez vos règles autant que vous pourrez, et que le service des Pauvres le permettra. Quand vous ne le pourrez, à la bonne heure ! S'il faut quitter l'oraison pour aller à ce malade, faites-le » (2). Il les préparait longuement à leur rôle tant matériel que spirituel.

Presqu'obligatoirement il avait dû élargir leur action et les envoyer « assister indifféremment toutes sortes de personnes : hommes, femmes, enfants et généralement tous les pauvres... Je ne sais, continuait-il, si jusqu'à cette heure, il s'est trouvé une compagnie de Filles qui assiste indifféremment les hommes et les femmes, comme vous, si ce n'est à l'Hôtel-Dieu » (3).

Donnant une valeur à la vie, ses lettres en témoignent, il a amené l'hôpital à une formule enfin logique : au but charitable et spirituel il ajoute enfin le but thérapeutique avec toutes les obligations qu'il comporte.

Il apprend à connaître le malade ; il l'aime ; et son humanité souffrante et pitoyable le touche. Les infirmières de Vincent de Paul vivront de cet amour et de cette pitié.

C'est de lui que date l'affectueuse sollicitude qui travaille à soulager les corps ; à respecter le pauvre

(2) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 554.

(3) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 452-453.

malade corps et âme ; à le guérir, à le suivre par la pensée et l'influence hors de l'hôpital.

Il est probable que, dans ses hôpitaux, le lit individuel fut de règle, au moins dès que les conditions matérielles rendaient possible cette modification d'importance.

Les conseils de réserve, de « bienséance » étaient incompatibles avec l'emploi du lit à trois et plus. Les règles de propreté s'y opposaient de la même façon.

Il avait de justes notions sur les épidémies, argument encore qui permet de penser qu'il n'aurait pas engagé la responsabilité de ses infirmières, et laissé les malades se contaminer dans l'hôpital même. Il n'est pas question d'affirmer bien entendu, qu'il institua l'isolement du contagieux ; seuls les cas de peste étaient systématiquement mis à part.

Pourquoi la doctrine de Saint Vincent nous est-elle parvenue intacte, toujours juste et moderne ?

Serviteur de Dieu, il appréciait la richesse des instruments qu'il avait dans les grands principes rationnels. Il les éprouvait à l'oraison, et confiant, s'en servait.

M. Vincent ne s'est pas appuyé sur des coutumes périssables, sur une médecine destinée à tant évoluer, sur une règle religieuse susceptible de s'amoinrir. De toute la force de son bon sens il a construit sur la réalité des choses.

Il a modelé ses règlements sur l'ensemble des besoins du malade, aussi bien les besoins du corps que

ceux de l'âme et du cœur. Il a su voir en son pauvre, un être complet.

Il a su prévoir aussi que les lieux différents, — et pour l'avenir, les temps — demanderaient modifications ou évolution. Il fit de l'adaptation aux circonstances une ligne de conduite toujours fidèlement suivie.

Ses infirmières ne furent jamais bridées et chacune eut faculté de faire au mieux suivant son jugement. Il disait, en parlant par exemple de Barbe Angiboust : « Elle a bien travaillé pour faire des règlements, pour séparer les hommes d'avec les femmes malades » (4). Il eut l'habileté d'écrire un règlement qui logiquement équilibré put être suivi dans la lettre comme dans l'esprit. Il parvient, sans laisser place pourtant aux interprétations fantaisistes, à libérer l'intelligence à faire une part très large aux initiatives personnelles. Son règlement est une école précise aux détails formels, datant de 3 siècles, qui cependant n'est jamais en opposition avec les nécessités actuelles. Aujourd'hui encore s'il a trouvé des variantes et des imitateurs, il reste appliqué strictement dans les hôpitaux de la Compagnie. Les heures mêmes et les choses sont respectées, on y voit non seulement les soins mais aussi ce que décrit si bien le texte d'Angers : « distribution », « tournée des lits », « le bouillon », la réception de l'entrant, le coucher « avant 7 heures pour ceux qui seront debout ». La

(4) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 675.

règle — et son esprit né au xvii^e siècle — au lieu d'être une entrave au service, en devient le ressort. Point n'est besoin de la bouleverser pour l'adapter à la science sans cesse évoluant. Celle-ci n'est plus, en



FIG. 6. — Hôpital moderne : salle Saint-Nicolas ;
chirurgie petits garçons.

effet, pour la Fille de la Charité, qu'un paragraphe dans son désir de servir mieux et la suivre devient un geste normal et parfaitement applicable.

Il m'a été permis de consulter le manuel vingtième siècle des infirmières de Saint Vincent de Paul. Il n'est qu'un commentaire du règlement ancien que l'on ne trouve jamais en défaillance et si l'on y fait mention des anesthésiques, de l'électricité certes bien insoupçonnés de M. Vincent; on y note de la même façon le devoir de soulager tout en restant sage et prudent; on y lit comme dans les pages d'il y a trois siècles l'étude brève de l'influence du moral sur le physique, des différents tempéraments tantôt mous, tantôt énergiques, réagissant, ou apathiques; l'indication encore des régimes: ceux que l'on appelle maintenant à l'Hôpital d'Angers le « grand régime » et le « petit régime ».

Mots de la maison d'aujourd'hui, mais choses de la maison d'autrefois: « veau, mouton, avec dans le pot un peu de bœuf au dîner... Rôti et bouilli au souper... Pour ceux qu'il n'est pas expédiant qu'ils mangent de la viande solide... des bouillons, des œufs frais ».

Les Sœurs infirmières ont su en même temps satisfaire aux obligations médicales et au désir de Saint Vincent lorsqu'il leur disait: « Mes chères Sœurs, prenez dès maintenant la résolution de ne rien changer, ni du vivant de Mademoiselle, ni après sa mort, ni après la mienne, mais de garder inviolablement les bonnes coutumes qui ont été et sont céans, et tenez ferme là-dessus » (5). L'Hôpital d'Angers a suivi

(5) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. IX, p. 696.

le rythme général des œuvres. En 1675 les Sœurs Claude Carré, Marguerite Laval dite l'Ancienne, et Barbe Rouelle, écrivaient : « Les malades augmentèrent, les salles furent accrues et les lits à proportion, qui sont encore au nombre de cent dix pour les hommes et quatre-vingt-dix pour les femmes, sans compter ceux qu'on est obligé de dresser dans certains besoins qui surviennent ».

Louise de Marillac n'a pas connu ces résultats, cependant elle disait déjà après une conversation satisfaisante avec Cécile Angibout revenant d'Angers : « Cela me fait vous dire que les Filles d'Angers ont une bénédiction de Dieu toute particulière pour le service des pauvres malades des hôpitaux : il en soit béni à jamais ! » ⁽⁶⁾.

Saint Vincent de Paul, réalisateur de l'hôpital moderne, si précis dans ses conceptions matérielles, cultivé, conscient des possibilités de progrès, les aimant et s'y adaptant à l'avance, sut garder pourtant la notion de faillibilité de la science humaine et dire :

« O Sauveur de nos âmes, qui êtes le vrai médecin... Vous avez enseigné aux animaux les remèdes nécessaires à leurs maux, Seigneur, enseignez-nous comme il faut nous comporter là-dessus ; et comme les gens de bien ne vont jamais à l'excès, enseignez-nous comme il faut user des remèdes non seulement pour nous, mais encore à l'égard de nos pauvres... » ⁽⁷⁾.

(6) *Lettres autographiées de Louise de Marillac*, p. 889.

(7) P. Coste, *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 346.

CONCLUSIONS

En résumé, Vincent de Paul, grand saint, grand réalisateur, fut grand médecin⁽¹⁾.

Il sut guérir, enseigner, faire école. Médecin sans titre, sans Faculté, autodidacte, et presque par la force des choses neuropsychiâtre.

C'est sous cet aspect que l'a étudié et jugé le Professeur Laignel-Lavastine, dans un article sur « la vie médicale de Saint Vincent de Paul »⁽²⁾. Il fut appelé à traiter pervers et insensés au prieuré de Saint-Lazare et y appliqua des méthodes tirées comme toujours de son robuste bon sens.

Analyse et synthèse ; examen et diagnostic semblent, pour lui, terrain naturel. Il n'y voit peut-être pas comme souvent aujourd'hui, un intérêt purement scientifique bien qu'il soit à même, sa bibliothèque le prouve, de revendiquer un droit de discussion.

Non, mais, emporté par l'élan de son « ardente charité »⁽³⁾, il embrasse tous les domaines de la

(1) Il possédait, certes, les qualités de cœur et d'esprit, le bel idéal de conscience éclairée, d'amour, de pitié que décrit le Professeur Savy, de Lyon, dans l'Introduction de son *Traité de thérapeutique clinique*, p. 12.

(2-3) Laignel-Lavastine, *Revue des études historiques*, avril-juin 1930, p. 129 et suivantes, et cours 1938 à la Faculté de Médecine sur « les idées pratiques de Saint Vincent de Paul, neuropsychiâtre ».

souffrante humanité : thérapeute neuro-psychiâtre, médecin des contagieux, des enfants, des « pulmoniques », des « hydropiques », il désirait enseigner « le régime de vivre ».

Etre malade c'est vivre encore, c'est être en un état « tout divin ». Soigner, c'est respecter la maladie et rendre hommage à l'état que sanctifia jadis le « doux Sauveur ».

Et pourtant, Saint Vincent de Paul n'eut pas de doctrine ; ses seuls écrits furent ses lettres ; son enseignement resta verbal, nul fut moins dogmatique. — Il eut son âme et sa vie.

Vu :
LE DOYEN :
TIFFENEAU.

Vu :
LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE :
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
ROUSSY.

